

Gilles DELOUCHE\*

**ÉTUDE DU POÈME DE SÉPARATION**  
**du moine Nak du monastère de Tha Say**  
(นิราศพระนาครวัดท่าทราย /nírâ:t phrá? nâ:k wát thâ: sa:j/)

Les textes littéraires siamois antérieurs à la chute puis à l'incendie de l'ancienne capitale, Ayudhya, en 1767 sont, plus que tout autre au Siam sujets à caution<sup>1</sup>. C'est que leur restitution, après la destruction des bibliothèques où ils étaient conservés, a essentiellement été faite à partir de fragments arrachés aux flammes ou à la mémoire : les hommes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont tenté de sauver ce qui pouvait l'être, sans toujours se soucier d'une rigueur qui eût pourtant été nécessaire<sup>2</sup>. Depuis plusieurs décennies, certains critiques et

---

\* CERLOM-INALCO.

<sup>1</sup> Les manuscrits siamois – l'imprimerie n'est apparue dans le royaume que sous le règne de Rama III (1824-1851) avec un missionnaire anglophone, Charles Robinson ; sur ce point, v. FELS (de), Jacqueline, *Promotion de la littérature en Thaïlande : vers les prix littéraires (1882-1982)*, Paris, INALCO, 1993, 2 vol., pp. 45-63 – étaient de deux sortes ; les textes religieux étaient conservés sur des feuilles de lataniers préparées à cet effet (« olles ») ; quant aux manuscrits profanes, qui nous intéressent ici, ils avaient l'aspect de feuilles d'un papier relativement grossiers fabriquées à partir de l'écorce du *streblus asper (urticacea)* pliées en accordéon (cf. SIWORAPHOT, B. & SAENGTHAP, P., *Un héritage siamois : les cahiers de papier*, Bangkok, Moradok Thay, 1989, 112 p.). Les conditions climatiques de l'Asie tropicale en faisaient des supports fragiles, ce qui impliquait des copies successives et leur cortège inévitable d'erreurs et de lacunes.

<sup>2</sup> Nous pouvons ici donner deux exemples, issus de nos propres recherches au cours des décennies passées. La Bibliothèque Nationale de Bangkok conserve six manuscrits de *La lamentation de Siprat* (fin du XV<sup>e</sup> siècle) et vingt-deux du *Poème de la défaite des Thaïs du nord* (début du XVI<sup>e</sup> siècle) : ils présentent tous des variantes parfois très importantes et même des nombres de strophes différents.

historiens de la littérature classique siamoise, tant en Thaïlande qu'à l'étranger, reconsidèrent les textes ainsi reconstitués<sup>3</sup>. Ne les tenant plus comme en quelque sorte gravés dans le marbre, ils tentent de restituer des versions plus plausibles, plus proches des originaux perdus depuis plus de deux siècles.

Cependant, cette nouvelle approche ne s'intéresse le plus souvent qu'à des œuvres dont l'ampleur et l'importance littéraire sont reconnues par chacun. Il existe pourtant des fragments épars qui, pour être souvent brefs, ne sont pas objets des attentions qu'ils méritent. C'est le cas d'un recueil, dû à Phraya Trang, *Œuvres des poètes anciens*<sup>4</sup>, dans lequel ce poète a collecté des passages qu'il a pu sauver de l'oubli. Nous nous sommes précédemment intéressés à l'un de ces fragments, le *Poème de séparation du prince Aphy*<sup>5</sup> et nous souhaitons aujourd'hui nous pencher sur un autre de ces textes, le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say*<sup>6</sup>. Il s'agit d'une série de vingt-deux quatrains, dont le titre donne deux éléments qu'il convient de prendre en compte dans la présente contribution : Phraya Trang l'attribue expressément à un auteur qu'il nomme par un titre, Phra Nak du monastère de Tha Say et le définit ensuite comme appartenant à ce genre spécifiquement siamois qu'est le « Poème de séparation »<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> Le premier travail de ce type est dû à KRASAESIN, C., « Le poème des douze mois », [in] *Séminaire sur la littérature siamoise – Conférence extraordinaire*, Bangkok, Sirimit, 1969, pp. 1-47. Des œuvres jusqu'alors inconnues peuvent aussi être retrouvées dans des dépôts de manuscrits en Thaïlande comme à l'étranger : nous rappellerons, pour exemple, la découverte par monsieur Preedee Phisphumvidhi au Département des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque Nationale de Paris du texte d'un poème du XVII<sup>e</sup> siècle, *Le Chemin français* ; nous en avons proposé naguère une étude : DELOUCHE, G., « Quelques remarques à propos d'un manuscrit siamois du XVII<sup>e</sup> siècle : le Chemin français », *Aséanie* n° 30, 2013, pp. 153-173.

<sup>4</sup> TRANG, Phraya, *Œuvres des poètes anciens*, Sophon Phiphatthanakon, Bangkok, 1924, 72 p.

<sup>5</sup> DELOUCHE, G., « Essai de reconstruction critique du Poème de séparation du prince Aphy », *Moussons* n° 28, 2016, pp. 189-226 ; *ID.*, « Quelques remarques [...] », *loc. cit.*

<sup>6</sup> « Le poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say », [in] TRANG, Phraya, *Œuvres des poètes anciens*, *op. cit.*, pp. 20-26. Notons d'ailleurs que, dans ce même recueil, nous rencontrons une série de trois quatrains suivie de dix distiques et d'un dernier quatrain qui est, elle aussi, attribuée à un « Phra Nak » à propos duquel il n'est pas fait mention du monastère de Tha Say, *ibid.*, pp. 28-31. Nous ne nous en préoccupons pas dans le présent article, nous réservant d'en tenter une étude dans un travail à venir.

<sup>7</sup> Pour une approche globale de ce genre poétique, nous renvoyons le lecteur à DELOUCHE, G., *Le Nirat, poème de séparation : étude d'un genre classique siamois*, Paris-Louvain, Peeters, 2003, 218 p.

## I. À LA RECHERCHE DE L'AUTEUR ET DE LA DATATION DU POÈME

### 1. Un auteur inconnu ?

Nous porterons tout d'abord notre attention sur l'auteur en tentant, par la même occasion, de préciser avec plus ou moins de certitude – le texte est en effet relativement ambigu – à quelle époque il peut avoir composé ce poème : la seule certitude que nous puissions avoir à ce sujet est qu'il est antérieur à la chute d'Ayudhya en 1767. Les *Œuvres des poètes anciens* de Phraya Trang, bien qu'elles soient présentées de manière désordonnée, peuvent parfois permettre de revoir des attributions plus ou moins fantaisistes relayées et répétées par la tradition<sup>8</sup> ; elles sont un recueil de fragments sauvés du désastre qui a suivi la prise de la capitale siamoise par les armées birmanes ; c'est par exemple le cas du *Poème de la défaite des Thaïs du Nord*, généralement daté du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Comme pour tous les personnages dont il est question tant dans les chroniques historiques que dans le cours de l'Histoire littéraire du Siam, l'identification de l'auteur du poème qui nous intéresse ici peut poser problème : on se souviendra en effet que l'usage des patronymes n'a été introduit que très récemment, au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup> et que les anciens Siamois ne portaient qu'un prénom, qui est l'ancêtre des surnoms

---

<sup>8</sup> Dans ce recueil, Phraya Trang attribue certaines œuvres à des poètes tels que le roi Naray, alors que des biographes de tel ou tel auteur de l'époque d'Ayudhya, leur donnent des auteurs totalement fantaisistes ; c'est le cas, par exemple, du *Dit de Siprat* composé en 1929, qui attribue à Siprat des quatrains que Phraya Trang donne pour être composés par le roi Naray, une certaine Mahathewi et d'autres encore, cf. PHRIYATHAMMATHADA, Phraya – Phae TANLALAK, « Le Dit de Siprat », [in] *Recueil de la littérature siamoise, première partie, La lamentation de Siprat*, Bangkok, Thay Watthana Phanit, 1959, pp. 197 et suivantes.

<sup>9</sup> Sur cette datation, cf. SIRICHARGEN, L., *Manuel du Poème de la défaite des Thaïs du Nord*, Bangkok, Akson Witthaya, 1975, pp. 3-14. Phraya Trang a lui-même joué un rôle dans la restitution du *Poème de la défaite des Thaïs du nord*, lui rendant son unité dans l'enchaînement des strophes par la rime en y insérant deux quatrains supplémentaires ; dans les éditions du *Poème de la défaite des Thaïs du nord*, ils sont d'ailleurs précédés de la mention : « On dit que les deux strophes qui suivent ont été composées par Phraya Trang », v. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Le poème de la défaite des Thaïs du Nord*, Bangkok, Silapa Bannakhan, 1970, p. 39. Il convient de rappeler également que Phraya Trang, titre de noblesse administrative de haut rang – ce qui implique une carrière déjà longue – écrivait sous le règne de Rama I<sup>er</sup> (1782-1804) et qu'il a sans doute vécu ses années de jeunesse avant la chute d'Ayudhya en 1767 : les fragments qu'ils nous a transmis peuvent alors être considérés comme relativement crédibles, puisqu'il les avait certainement mémorisés.

<sup>10</sup> L'usage du nom de famille a été imposé par le roi Rama VI (r. 1910-1925) dans un édit du 22 mars 1912.

actuels<sup>11</sup>, lesquels sont toujours actuellement d'un emploi plus vivant que les prénoms et noms de famille officiels. L'indication du nom du poète tel que nous le donne Phraya Trang – Phra Nak du monastère de Tha Say – n'est cependant pas sans intérêt. Il existe en effet, dans l'Histoire littéraire de l'époque d'Ayudhya, un poète nommé Phraya Nak du monastère de Tha Say, auquel on doit un poème intitulé *Le Bunnawat en vers chan*<sup>12</sup>. Ce texte, dont l'originalité, pour l'époque à laquelle il a été composé, est sa forme, le « *chan* »<sup>13</sup>, date du règne du roi Baromakot (r. 1732-1758) et relate les festivités organisées à l'occasion de l'inauguration d'un nouveau sanctuaire sur le site de l'empreinte de pied du Buddha<sup>14</sup> de la province de Saraburi.

## 2. Le monastère de Tha Say

Ce monastère de Tha Say n'est pas un inconnu dans l'Histoire du Siam à l'époque d'Ayudhya ; il est situé à l'intérieur de l'enceinte de cette ancienne capitale, à l'ouest de l'île. S'il a été laissé à l'abandon après 1767 pour n'être

<sup>11</sup> Il est paradoxal que l'on ignore tout autant le vrai prénom des monarques que celui des autres personnages dont nous trouvons trace dans l'Histoire du Siam, au moins pour la période d'Ayudhya : on peut considérer comme une exception le fait que celui du roi Naresuan (r. 1590-1605) – ดำ /dam/, « Noir » – et de son frère et successeur, Ekathotsarot (1605-1610) – ขาว /khā:w/, « Blanc » nous soient parvenus. Nous savons cependant que, dans le peuple, les prénoms étaient souvent dépréciatifs ; ceci est en rapport avec cette croyance selon laquelle les mauvais génies pouvaient venir s'emparer de la vie des nourrissons et qu'il convenait de les en dissuader : des « prénoms » comme หมู /mū:/ « Cochon » ou même ี /khī:/ « Excrément » étaient de ce point de vue considérés comme d'une grande efficacité ; sur les croyances liées aux génies malfaisants, v. LAFONT, Pierre-Bernard, « Génies, anges et démons en Asie du Sud-est », [in] *Génies, anges et démons*, Paris, Seuil, Sources Orientales, 1971, pp. 345-382.

<sup>12</sup> NAK WAT THA SAY, Phraya, *Le Bunnawat en vers Chan*, Bangkok, Sophon Phiphatthanakhan, 1932, xxx p. Le *Bunnovādasūtra* est un passage de *La Triple Corbeille* qui raconte l'origine des empreintes de pied du Buddha.

<sup>13</sup> Cette forme, le *chan* – ชัน /chān/ – très anciennement présente dans la littérature de cour, est l'adaptation d'une forme pāli à la versification siamoise : si elle conserve la forme des strophes et des vers qui la définissent, ainsi qu'une opposition entre syllabes « légères » et syllabes « lourdes », elle ajoute la nécessité d'un système de rimes inconnu des anciennes versifications indo-européennes ; elle a été particulièrement cultivée au XVII<sup>e</sup> siècle, pour des œuvres théâtrales inspirées des *Jātaka*. Sur le Chan, v. DELOUCHE, G., « A propos de l'ancienneté de la forme Chan dans la versification thaïe », *Les Cahiers de l'Asie du Sud-est* n° 13-14, 1983, pp. 47-66.

<sup>14</sup> Les *Chroniques royales* ne nous permettent pas de préciser la date des cérémonies en question : nous savons seulement qu'elles ont été organisées pour l'érection de nouvelles décorations pour le sanctuaire abritant l'empreinte de pied du Buddha, v. NA NAKHON, Prasoet, *Histoire de la littérature siamoise à l'usage des étudiants*, Bangkok, Thai Watthana Phanit, 1973, pp. 187-189. Notons cependant que le prince Thammathibet (r. 1705-1745) ayant lui-même composé le *Poème de séparation du voyage royal à la rivière du cuivre*, à cette occasion, ces célébrations n'ont donc pu avoir lieu qu'entre 1732 et 1745.

restauré que sous le règne du roi Rama V (r. 1868-1910), il a abrité de nombreux événements importants : c'est ainsi que le prince Uthumphon<sup>15</sup>, qui a été moine pendant une grande partie de sa vie, y a séjourné quelque temps à la suite de la prise de la capitale par les armées birmanes, avant que d'être déporté, avec nombre de grands personnages et d'artistes, vers la Birmanie où il a d'ailleurs terminé sa vie<sup>16</sup>.

Le nom officiel de ce monastère, วัดราชประดิษฐ์สถาน /wát rât:tchá?prà?dít sà?thá:n/, « le monastère édifié par un roi », nous indique clairement quelles peuvent être ses origines. Nous en voyons paraître trace pour la première fois au XVI<sup>e</sup> siècle lorsque, en 1548, Phra Thianracha, oncle du jeune roi Phra Yot Fa (r. 1546-1548), s'y fit moine pour échapper à la vindicte de Khun Worawongsathirat qui avait usurpé le trône en assassinant le roi légitime<sup>17</sup> ; il ne quitta la robe que lorsque l'usurpateur fut renversé, quarante-deux jours plus tard, et qu'on lui offrit la couronne<sup>18</sup>. Cette relation, longue et ancienne, que nous croyons pouvoir discerner entre ce monastère et des personnages du plus haut rang, ceci pendant au moins deux siècles, nous inciterait peut-être à émettre l'hypothèse que le Phra Nak du monastère de Tha Say serait lui-même un membre de la famille royale ; cependant, nous devons admettre que rien, dans les strophes que nous a transmises Phraya Trang, comme d'ailleurs dans le *Bunnowat en vers chan*, ne nous permet d'appuyer ceci. Nous devons donc nous rendre à l'évidence et conserver la paternité du poème à ce mystérieux Phra Nak qu'il est impossible d'identifier plus précisément.

---

<sup>15</sup> Le prince Uthumphon (?-1796) est l'un des nombreux enfants du roi Boromakot dont il devint le successeur désigné après l'exécution du prince Thammathibet pour cause d'adultère avec une (ou plusieurs, selon les sources) des concubines royales. Monté sur le trône en 1758, il ne régnera que deux mois, abdiquant en faveur de son frère cadet, lequel sera le dernier monarque ayant régné sur Ayudhya ; il semble que les raisons de cette abdication soient moins politiques que religieuses, ce prince étant particulièrement investi dans sa vie monastique bouddhiste.

<sup>16</sup> Les interrogatoires que firent subir les Birmans au prince Uthumphon pendant sa longue déportation en Birmanie, où il est mort, ont été réunis dans un texte dont l'intérêt historique et culturel demeure important, v. « Témoignages du prince à la recherche d'un monastère », [in] DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Témoignages des habitants de l'ancienne capitale, Témoignages du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, op. cit., Bangkok, Khlang Witthaya, 1967, pp. 294-440.

<sup>17</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, « Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phan Chanthanumat (Chœm) », op. cit., pp. 529-531.

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 444-445.

## II. À LA RECHERCHE D'UNE DATATION

Il convient bien entendu de nous poser la question de savoir, en ne nous basant que sur le texte lui-même, à quelle époque a pu être composé le poème de séparation dont Phraya Trang nous a transmis les quelques strophes sur lesquelles nous nous penchons puisque, aussi bien, confondre l'auteur du *Bunnawat en vers chan* et celui du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* semble devoir demeurer de l'ordre de la spéculation.

### 1. Essai de datation par la versification

Pour ce faire, nous nous intéresserons dans un premier temps à la forme qui est utilisée dans la composition de cet ensemble de fragments, dont nous devons, par la suite, étudier l'ordre donné par Phraya Trang et nous basant sur d'autres critères que celui de la versification.

Le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* est écrit en Khlong Quatre Suphap (โคลงสี่สุภาพ /khlo:ŋ si: sùʔphâ:p/); sans doute originaire du Nord de l'actuelle Thaïlande, cette forme semble être issue du *กรรโลงสี่ห้อง* /kanlo:ŋ si: hō:ŋ/<sup>19</sup>, par l'intermédiaire de l'adaptation, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, de deux textes issus de cette région, laquelle était à l'époque un royaume indépendant, le Lan Na Thay, le *Poème de séparation du pèlerinage à Hariphunchay*<sup>20</sup> et le *Poème du roi Lo*<sup>21</sup>. C'est d'ailleurs de cette dernière œuvre qu'est tirée la strophe qui sert d'exemple à cette forme dans le plus ancien traité de versification siamoise qui nous soit parvenue, le *Joyau étincelant*<sup>22</sup>.

Cette forme présente une double originalité dans la métrique siamoise : on rencontre en effet, dans les règles qui la régissent, la présence d'accents écrits obligatoires sur certaines syllabes<sup>23</sup> ainsi que la possibilité d'ajouter, à la fin des vers impairs, deux syllabes complémentaires (คำสร้อย /kham sōi/) dont la

<sup>19</sup> Le terme désignant le mètre khlong/kanlong, est du khmer, désignant ici probablement le chemin, le cheminement, la « ballade », sur ce terme voir AU CHHIENG, « Études de philologie indo-khmère (V) : à propos de la statue dite du roi lépreux », *Journal Asiatique*, t. CCLVI, année 1968, 1969, pp. 185-201. [N.d.l.r.]

<sup>20</sup> Cette œuvre est aujourd'hui datée avec certitude de 1517, v. NA NAKHON P., *Le poème de séparation du pèlerinage à Hariphunchay*, Bangkok, Phra Chan, 1973, pp. 4-16.

<sup>21</sup> DELOUCHE, G., « La datation du Lilit Phra Lo et l'Âge d'or de la littérature classique siamoise », *Aséanie* n° 2, 1998, pp. 57-71.

<sup>22</sup> HORATHIBODI, Phra, *Le joyau étincelant*, Bangkok, Røang Watthana, 1969, p. 49.

<sup>23</sup> Nous considérons qu'il s'agit là d'une originalité en ce sens que la versification siamoise, comme celle de toutes les poésies du monde, est faite pour l'oreille et non pour l'œil ; or, un même accent écrit définit des tons différents selon la classe de la consonne à laquelle il est affecté.

seconde est choisie dans une liste restreinte fixée par la tradition<sup>24</sup>. La règle peut se résumer comme suit : la strophe comporte quatre vers formés de deux hémistiches chacun ; les premiers hémistiches ont tous cinq syllabes, mais seuls les seconds hémistiches des trois premiers vers n'en ont que deux, celui du quatrième en ayant quatre. Le premier et le troisième vers peuvent être suivis de syllabes supplémentaires. Les accents obligatoires sont les suivants : la quatrième syllabe du premier hémistiche du premier vers, la deuxième syllabe du premier hémistiche et la première syllabe du second hémistiche du deuxième vers, la troisième syllabe du premier hémistiche et la seconde syllabe du deuxième hémistiche du troisième vers, la seconde syllabe du premier hémistiche et la première syllabe du second hémistiche du quatrième vers portent toutes un accent 1 ; la cinquième syllabe du premier hémistiche du premier vers, la deuxième syllabe du deuxième hémistiche du deuxième vers, la cinquième syllabe du premier hémistiche et la deuxième syllabe du second hémistiche du quatrième vers portent toutes un accent 2. Enfin, les rimes doivent être les suivantes : la deuxième syllabe du second hémistiche du premier vers rime avec les cinquièmes syllabes du premier hémistiche des deuxième et troisième vers, tandis que la deuxième syllabe du second hémistiche du deuxième vers rime avec la cinquième syllabe du premier hémistiche du quatrième vers. Ces règles sont résumées dans le schéma suivant<sup>25</sup> :

O	O	O	O <sup>1</sup>	O <sup>2</sup>	O	A	(O O)
O	O <sup>1</sup>	O	O	A	O <sup>1</sup>	B <sup>2</sup>	
O	O	O <sup>1</sup>	O	A	O	O <sup>1</sup>	(O O)
O	O <sup>1</sup>	O	O	B <sup>2</sup>	O <sup>1</sup>	O <sup>2</sup>	O O

L'exemple que nous en donnons est celui que tous les traités de versification siamois, depuis *Le Joyau étincelant*<sup>26</sup>, considèrent comme le texte parfait :

/sǐɛŋ lu: sǐɛŋ lāw ʔâ:ŋ ʔan daj phǐ: ʔɔ:j  
 sǐɛŋ jô:m jɔ: jót khraj thûa lâ:

<sup>24</sup> Cette liste est donnée dans SINLAPASAN, Phraya U., *Système de la langue siamoise*, Bangkok, Thai Watthana Phanit, 1939, pp. 381-382.

<sup>25</sup> Nous utiliserons les symboles suivants : O = syllabe normale, O<sup>1</sup> = syllabe avec accent 1 obligatoire, O<sup>2</sup> = syllabe avec accent 2 obligatoire, (O O) = syllabes supplémentaires facultatives, les lettres majuscules (A, B, etc.) représentent les rimes vocaliques obligatoires et les lettres minuscules (a, b, etc.) représentent des rimes vocaliques supplémentaires.

<sup>26</sup> Ce texte, composé sous le règne du roi Naray par le chef du Département des Astrologues, Phra Horathibodi (là encore, il s'agit du titre attaché à la fonction et nous ignorons son vrai nom), est le plus ancien traité de versification connu à ce jour.

sǝ:ŋ khũa phî: lǎp lǎj lu:m tũ:n ru: phî:  
sǝ:ŋ phî: khít ?e:ŋ ?â: jà: dâj thǎ:m phũa<sup>27</sup>

Ô sœurs, quelle est cette rumeur partout répandue ?  
De qui chante-t-elle les louanges par toute la terre ?  
Seriez-vous endormies ? Auriez-vous oublié de vous éveiller, Ô sœurs ?  
Trouvez la réponse vous-mêmes et ne nous venez rien demander !

Si donc nous nous appuyons sur les règles de base du *Khlong Quatre Suphap* que nous venons d'exposer et qui ont sans doute été introduites dans la versification siamoise plus de deux siècles avant la composition du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say*, l'examen attentif des vingt-deux quatrains qui constituent notre corpus nous montre un auteur qui connaît les règles et les met strictement en pratique.

Cependant, depuis l'introduction de cette forme dans la versification siamoise, des évolutions allant dans le sens d'un des caractères essentiels de la langue qu'est le jeu sur les sons (rimes consonantiques<sup>28</sup> et vocaliques essentiellement) peuvent être notées, ainsi que nous allons le présenter ci-après. C'est ainsi qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, nous voyons apparaître des rimes supplémentaires à l'intérieur du premier hémistiche de chaque vers du quatrain, comme dans cette strophe, extraite d'une œuvre attribuée au roi Naray (1656-1688), *Phali enseigne à ses cadets*<sup>29</sup> :

<sup>27</sup> HORATHIBODI, Phra, *Le Joyau étincelant*, op. cit., p. 49. Cette strophe est extraite d'un poème daté du début du XVI<sup>e</sup> siècle, cf. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Le poème du roi Lo*, Bangkok, Khurusapha, 1977, strophe 9, p. 23.

<sup>28</sup> La rime consonantique se définit comme étant la répétition de la consonne ou du groupe consonantique initiaux ; il s'agit effectivement d'une rime et elle ne doit pas être confondue avec l'allitération de la versification française.

<sup>29</sup> Phālī, le « Singe vert », est le fils d'Indra et le roi de la ville de Khitkhin. Métamorphosé en singe dans sa jeunesse par un ermite, il est doué de pouvoirs magiques mais a une fâcheuse tendance à s'intéresser aux femmes qui ne lui sont pas destinées. Il a d'abord séduit Montho, l'épouse de Thotsakan/Rāp dont il a eu un fils, Ongkhot puis il s'est approprié la femme qu'Indra lui avait confiée pour la donner en mariage à son jeune frère, Sukhrip ; le dieu, courroucé, le condamne à mourir sous les flèches de Rāma. Lorsque celui-ci lui décoche son trait, Phālī, par la grâce de ses pouvoirs, l'arrête en la prenant à la main mais il a aussitôt la révélation que Rāma est l'avatar de Nārāyaṇa et accepte donc son sort. Alors qu'il va trépasser, il fait venir son frère et son fils à son chevet et leur fait ses dernières recommandations afin qu'ils servent le héros ainsi qu'il convient : c'est cet épisode qui est utilisé comme prétexte à la présentation des règles qu'il convient de suivre lorsque l'on est au service du roi dans *Phālī enseigne à ses cadets* ; sur ce point, v. WENCK, K., *Phali teaches the Young, a literary and sociological study of the Thai poem Phali Son Nong*, Volkmar ZÜHLSDORFF, translator, Honolulu, Hawaii University Press, 1980, 218 p.

/sǎ:ŋ ?oŋ coŋ rák dûej phákdi:  
 pen thâ:t bà:t càkkri: lí:t lám  
 ?oŋkhót jót jon sǐ: sà?mǎ: nê:t  
 ?a: lă:n thâ:n phũŋ plâm plù:k líeŋ prà?lo:m kan/<sup>30</sup>

Tous deux, aimez-le et ayez pour lui de la loyauté !  
 Soyez les esclaves du porteur du disque !  
 Ongkhot, de haute gloire, toi la prunelle de mes yeux,  
 Oncle et neveu, appuyez-vous l'un sur l'autre avec un soin mutuel !

Comme nous pouvons le remarquer à partir de la transcription phonétique de ce quatrain, outre le système de rimes défini pour le Khlong Quatre Suphap par le *Joyau étincelant*, les deuxième et troisième syllabes du premier hémistiche de chaque vers riment entre eux, ce qui peut être résumé dans le schéma théorique suivant :

O A A O<sup>1</sup> O<sup>2</sup> O B (O O)  
 O C<sup>1</sup> C O B O<sup>1</sup> D<sup>2</sup>  
 O E E<sup>1</sup> O B O O<sup>1</sup> (O O)  
 O F<sup>1</sup> F O D<sup>2</sup> O<sup>1</sup> O<sup>2</sup> O O

Or, une étude attentive des 22 strophes du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* que nous a transmises Phraya Trang nous montre une importante lacune au niveau de ces rimes internes au premier hémistiche de chacun des vers du quatrain ; en voici la statistique :

Strophe	2	4	6	6	7	7	11	11	15	22	22
Vers	3	1	1	1	1	3	1	3	3	2	4

Seuls 12,5% des vers mettent donc en application ce développement dans le sens de la complication que nous avons évoqué à propos de *Phali enseigne à ses cadets*. Ceci pourrait peut-être aller à l'encontre de notre hypothèse d'identification de l'auteur du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* avec celui du *Bunnawat en vers chan* ; en effet, il est difficile d'envisager qu'un auteur maîtrisant la composition du *chan*<sup>31</sup> ne soit

<sup>30</sup> NARAY, S. M. le roi, « Phali enseigne à ses cadets », [in] NA NAKHON P., *Histoire littéraire thaïe à l'usage des étudiants*, op. cit. p. 114.

<sup>31</sup> Nous rappellerons ici que le *chan*, directement inspiré de la métrique pāli, en a conservé les bases que nous retrouvons dans les métriques grecque et latine, l'opposition entre voyelles longues et voyelles brèves (appelées en siamois voyelles lourdes et voyelles légères), mais a ajouté, pour se conformer sans doute à cet élément essentiel de la langue siamoise qu'est la volonté de jouer sur les sons, des systèmes de rimes, augmentant, *ipso facto*, la difficulté de la

pas capable d'une élaboration aussi sophistiquée. Cependant, le *Poème de séparation du Prince Aphay*, que nous avons cru devoir dater du règne du roi Phra Chao Thay Sa (r. 1708-1732)<sup>32</sup> ne montre pas non plus une utilisation plus fréquente de cette forme ; cette comparaison pourrait ne pas faire raison, la seule œuvre de cet auteur qui nous soit parvenue et que Phraya Trang nous a transmise étant ce seul ensemble de 25 strophes : le poète qui a composé le texte sur lequel nous nous penchons pourrait, nous l'avons dit, être celui du *Bunnawat en vers chan*. Nous ne serions sans doute pas là devant des auteurs de la même classe. D'ailleurs et dans le même ordre d'idées, il nous paraît intéressant de nous tourner vers les Khlong Quatre Suphap composés par le prince Thammathibet<sup>33</sup>, que nous aurons à évoquer plus avant ; en effet, ce poète, unanimement salué comme étant le plus grand du XVIII<sup>e</sup> siècle, a composé, entre autres, deux œuvres utilisant le Khlong Quatre Suphap, le *Poème du voyage royal à la rivière de la tristesse* et le *Poème du voyage royal à la rivière du cuivre*<sup>34</sup> : or, les Khlong Quatre Suphap que nous rencontrons dans ces œuvres qu'il convient de considérer comme majeures ne présentent que rarement l'utilisation de la forme que nous avons identifiée dans les poèmes attribués au roi Naray. Ces quelques remarques, nous pouvons nous en rendre compte, ne permettent pas de préciser, en nous appuyant sur la forme utilisée, l'époque à laquelle le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* a pu être composé ; tout au plus pourrions-nous proposer, comme nous l'avons fait dans notre précédente étude du *Poème de séparation du prince Aphay*, que l'auteur n'ait pu être qu'un amateur, ce qui irait cependant à l'encontre d'une hypothétique identification avec celui du *Bunnawat en vers Chan* (et donc une datation dans le second quart du XVIII<sup>e</sup> siècle).

---

composition ; sur les règles de composition du *chan*, v. SINLAPASAN, Phraya U., *op. cit.*, pp. 445-487.

<sup>32</sup> DELOUCHE, G., « Essai de reconstruction [...] », *loc. cit.*, pp.197-199.

<sup>33</sup> Le prince Thammathibet, fils aîné du roi Baromakot (1732-1758) apparaissait, nonobstant ses talents poétiques, comme destiné à un règne glorieux ; il était cependant d'un caractère violent et fut accusé de meurtre, ce qui l'amena à se réfugier un temps dans un monastère et, plus encore, au mépris des règles régissant le « Palais de l'Intérieur », le gynécée royal, il aurait eu l'impudence de commettre l'adultère avec une concubine de son père (ou même plusieurs, si nous devons en croire certaines sources). Condamné selon les règles édictées par le *Code des Gardiens du Palais*, à être enfermé dans un sac de velours rouge et à être bastonné avec un bâton de santal jusqu'à ce que mort s'ensuive, il expira, dit-on, au cent quatre-vingtième coup, v. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et œuvres du prince Thammathibet*, Sinlapa Bannakhan, Bangkok, 1970, pp. 15-18.

<sup>34</sup> *Ibid.*, pp. 49-103 et pp. 107-144.

## II. UNE DATATION PAR LE GENRE LITTÉRAIRE ?

Le texte, tel que nous l'avons envisagé jusqu'à ce point, ne nous a en fait donné que peu d'indications pouvant conduire à une éventuelle datation et, par voie de conséquence, ne nous permet pas d'appuyer notre hypothèse initiale tendant à identifier l'auteur du poème avec celui du *Bunnawat en vers chan* : rien ne peut nous amener à trouver une allusion à une date, ce qui eût pu être utile. Nous allons donc devoir nous tourner vers le genre littéraire auquel Phraya Trang lui-même rattache les vingt-deux strophes qu'il nous a conservées dans les *Œuvres des poètes anciens*, puisqu'il le désigne comme étant un « poème de séparation » (un นิราศ /níʔrâ:t/) ; on sait en effet que ce genre présente une particularité, depuis qu'il a été en quelque sorte fixé par une œuvre ancienne, que nous avons datée de 1491<sup>35</sup>, la *Lamentation de Siprat* : racontant la tristesse de la séparation d'avec la femme aimée à l'occasion d'un voyage, le genre utilise le nom des lieux traversés pour évoquer les sentiments qu'éprouve le poète ; en voici un exemple :

/máʔlák hěn ná:m nâ: nâj naj ta:  
riem tà:k ton tiŋ ka:j nâ: nó:ŋ  
lan lum phî: lɛ: ma: **ba:ŋ cà:k**  
cien **cà:k** ti: ʔòk ró:ŋ rîek na:ŋ hă: na:ŋ/<sup>36</sup>

Lorsque je vois les ondes, mes yeux s'embuent de larmes ;  
Je ne peux me calmer et voudrais pouvoir mourir devant toi.  
À la force des rames, nous parvenons à **Bang Chak** ;  
Je t'ai **quittée** et je pleure, me frappant la poitrine, t'appelant, te cherchant.

Le toponyme /ba:ŋ cà:k/ est ici formé de deux éléments, /ba:ŋ/ qui désigne un village situé au bord d'un cours d'eau ou d'un canal et /cà:k/, dont le signifié est un substantif, « palme » ; on notera que le même signifiant /cà:k/ se retrouve au quatrième vers : c'est alors un verbe d'action qui signifie « quitter, se séparer de ». Nous voyons ici en quoi les poètes, dans les poèmes de séparation, arrivent à relier le nom des endroits qu'ils traversent, et leur tristesse de se voir séparés de la femme qu'ils aiment. Le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* ne déroge pas à cette tradition littéraire et nous allons tenter d'utiliser les toponymes auxquels il fait référence pour

<sup>35</sup> DELOUCHE, G., *Contribution à une hypothèse de datation d'un poème thaï, le Kamsuan Siprat*, thèse pour l'obtention du grade de docteur de troisième cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 2 tomes, 1982, 592 p.

<sup>36</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et Lamentation de Siprat*, Bangkok, Silapa Bannakhan, 1970, p. 32.

voir s'ils nous permettent de préciser un itinéraire et, à partir de là, de proposer une attribution sinon une datation.

Remarquons d'abord que ces vingt-deux strophes ne sont manifestement que des fragments d'un poème plus important ; en effet, la littérature de l'époque d'Ayudhya étant une littérature de cour, les œuvres commençaient par des « strophes de louange », chantant la gloire de la capitale et de ses monarques, comme ce quatrain, qui fait partie de ceux ouvrant la *Lamentation de Siprat* :

/ʔàʔjúttháʔja: jót jîŋ fá: loŋ din le: ru:  
ʔamnâ:t bun phre:ŋ phráʔ kò: kûa  
ce:di: láʔʔo: ʔin pràʔsà:t  
naj thâ:p tho:ŋ lé:w núa nô:k sô:m<sup>37</sup>

Ayudhya, plus glorieuse que les Cieux, fut-elle envoyée du Paradis sur la terre ?

Ou fut-elle édifiée par les mérites anciens de son vertueux monarque ?  
Les cediya [pagodes] y sont aussi beaux que le palais d'Indra,  
Recouverts d'or à l'intérieur comme à l'extérieur.

Or, aucune des strophes que nous pouvons lire dans les *Œuvres des poètes anciens* de Phraya Trang ne présente un tel caractère ; nous y trouvons là une raison d'entreprendre une recherche sur les toponymes auxquels il est ici fait référence. Un autre point qui nous semble devoir être noté, c'est l'absence d'une quelconque mention, explicite ou implicite, du moyen de transport utilisé par notre poète dans le voyage qu'il nous raconte dans ce fragment. En effet, toutes les définitions du poème de séparation mettent en évidence le fait que le voyage qui sert de prétexte à ce genre poétique est fait en bateau ; c'est ce que nous dit, par exemple, le Prince Damrong Rachanuphap :

L'ensemble des œuvres poétiques désignées sous le nom de « poèmes de séparation » est composé de poèmes rédigés pendant de longs voyages. On pourrait supposer que ces œuvres naissent du fait que, lorsque le poète faisait un voyage en bateau, il disposait de nombreux loisirs et qu'il devait trouver une occupation pour éviter l'ennui. Étant poète, il le faisait en composant des poèmes.<sup>38</sup>

Cet autre exemple, extrait comme le précédent de la *Lamentation de Siprat* (dont nous avons dit qu'il convient de le considérer comme l'archétype du

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>38</sup> RACHANUPHAP, prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1970, p. 2.

poème de séparation et qui a eu, tout au long des siècles de l'Histoire littéraire siamoise, une telle influence que, pour certains critiques littéraires thaïlandais, la qualité des œuvres se mesure à l'aune de leur dette à ce premier texte<sup>39</sup>), nous précise clairement le caractère nautique du voyage prétexte au poème :

/sàʔnòʔ níʔrâ:t nó:ŋ loŋ ruua  
sâ:w sàŋ láʔwe:ŋ tem fàŋ fâw  
sàʔnòʔ phî: liaw lúua ʔòk sàŋ  
sâ:n dàŋ khâ: sàŋ caw sàŋ ton/<sup>40</sup>

Mélancolique, je me sépare de toi, ma bien-aimée, et **monte en bateau**.  
Les femmes ont envahi la rive pour me faire leurs adieux.  
Mélancolique, je tourne la tête et m'obstine à te parler,  
Mon message est pour toi mais je ne parle qu'à moi-même.

### III. UNE TENTATIVE DE REMISE EN ORDRE DES FRAGMENTS DE L'ŒUVRE

Si donc nous devons émettre l'hypothèse, compte tenu des remarques qui précèdent, que nous sommes en présence de fragments rassemblés par Phraya Trang (strophes qu'il connaissait par cœur ou qu'il a recueillies auprès d'autres informateurs ?), se pose alors la question de la fiabilité de l'ordre dans lequel ces vingt-deux *khlong quatre suphap* nous sont proposés. Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que, contrairement à une autre forme de *khlong* utilisée autrefois dans la versification siamoise et qui se définissent également par des règles concernant l'enchaînement strophique basé sur des rimes<sup>41</sup>, nous ne voyons apparaître un tel type de liaison dans des poèmes composés en *khlong quatre suphap* qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le *Poème de la défaite de Môns*, dû au prince Somdet Phra Somana Chao Paramanuchit Chinorot<sup>42</sup>. Cet état de fait nous montre que nous ne pouvons en aucune façon

<sup>39</sup> C'est ainsi que certaines strophes extraites du *Poème de séparation de Narin*, composé par Narin Thibet (In) ou du *Poème de séparation de Phraya Trang*, dû à notre Phraya Trang, œuvres composées dans la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne sont appréciées par les critiques littéraires thaïlandais qu'en ce sens qu'elles démarquent (pour ne pas dire qu'elles plagient) *La lamentation de Siprat*, v. SIWORAPHOT, B., *La composition du Khlong Quatre Suphap*, Bangkok, Département des Beaux-Arts, 1998, 112 p.

<sup>40</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et Lamentation de Siprat*, op. cit., p. 29.

<sup>41</sup> Nous évoquons ici les *khlong quatre dan*, qui sont de deux sortes, selon que l'enchaînement de strophe à strophe se fait par un seul couple de rimes (*Khlong Quatre Dan Wiwitthamali* – *Khlong Quatre Dan des divers jasmains*) ou par deux couples de rimes (*Khlong Quatre Dan Bat Kunchon* – *Khlong Quatre Dan du pas de l'éléphant* ; sur ces deux formes, v. SINLAPASAN, Phraya U., op. cit., pp. 391-396.

<sup>42</sup> SOMDET PHRA SOMANA CHAO PARAMANUCHIT CHINOROT, Prince, *Le Poème de la défaite des Môns*, Khurusapha, Bangkok, 1977, 197 p.

nous appuyer sur la métrique du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* pour tenter une remise en ordre, même lacunaire, de la série de quatrains qui nous intéresse ici. Nous nous pencherons donc sur les toponymes qui sont évoqués dans l'œuvre en question afin de voir si une remise en ordre peut être envisagée et un but défini pour ce voyage.

### 1. Inventaire des toponymes

Considérons dans un premier temps que le point de départ du voyage du « moine Nak » ne peut être qu'Ayudhya ; cette assertion se base sur le nom, ou plutôt le titre, de notre auteur puisque, nous l'avons vu, le Monastère de Tha Say est situé sur l'île d'Ayudhya mais aussi sur le fait que tous les poèmes de séparation, qu'il s'agisse de ceux composés à l'époque d'Ayudhya ou, plus tard, de Bangkok, ont pour point de départ la capitale du royaume<sup>43</sup>, ce qui explique d'ailleurs la présence de ces « strophes de louange » que nous avons évoquées précédemment. Il convient également de noter que ce qui nous est parvenu du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say*, comme du *Poème de séparation du prince Aphay*, ne mentionne que peu de noms de lieux, ce qui rend assez aléatoires les résultats que nous pouvons espérer de leur identification et de l'itinéraire qui s'en dégagerait. Le premier toponyme est évoqué dans la seconde strophe (l'ordre des quatrains que nous citons ici est celui du texte de Phraya Trang) :

/thũŋ wát tɔ:ŋ pũ? khâw khǒ: phɔ:n  
 hěn tê: rua mù: mɔ:n mê: khá:  
 phi: dam lâm lâj khɔ:n rua rê:  
 nâ: bɔ: mi: môt nâ: dùt nâ: nuɔn phà?coŋ/

Parvenu au **monastère de Tong Pu**, j'y entre et demande à être béni.  
 Je n'y vois dans leurs barques que des marchandes mônes,  
 Grosses et noires, aux dos larges comme des péniches :  
 Je n'aperçois devant moi aucun visage semblable au tien, ma douce aimée.

Le monastère de Tong Pu est un ensemble religieux très ancien puisque, si l'on doit en croire le témoignage de son Supérieur, que nous avons interrogé en

---

<sup>43</sup> Le seul poème de séparation appartenant à la littérature classique siamoise dont la ville de départ n'est pas Ayudhya est le *Poème de séparation du pèlerinage à Hariphunchay*, que Prasœt Na Nakhon a daté de 1517. Mais il s'agit là d'un texte adapté de la littérature du Lan Na Thay, et la ville de départ en est la capitale de cet ancien royaume, Chiang May, v. NA NAKHON, P., *Le Poème de séparation [...]*, op. cit. pp. 4-16.

2014<sup>44</sup>, il aurait été édifié dans les années 1375, sous le règne de Phra Baromrachathirat I<sup>er</sup> (1370-1388) ; il est situé au nord-est de l'île d'Ayudhya et est bordé, à l'est par la rivière Pasak et à l'ouest par la rivière de Lopburi. Ce monastère a joué un rôle dans la guerre d'indépendance menée par le prince Naresuan, qui succédera à son père, le roi Phra Mahachakkraphat, en 1590 : en 1584, alors qu'il s'apprêtait à aller attaquer les Birmans, le prince fut averti de l'arrivée de l'ennemi par le nord d'Ayudhya grâce à la diligence du Supérieur de ce monastère, dont il nous est dit qu'il était môn<sup>45</sup>.

La quatrième strophe évoque un second toponyme ; pour en comprendre le sens, basé justement sur le jeu de mots à partir du toponyme, il convient de savoir que ดอตะเคียน /to: tàʔkhien/ a pour signifié littéral « souche de koki ».

/tambon chonnáʔbòt ʔô: ʔa:tho:n  
๓: tàʔkhien khraj rɔ:n cùnʔ dũn  
mũan riem níʔra: sàʔmɔ̃:n ma: pliaw  
máj dàŋ majtri: múon khà:t khá:ŋ tha:ŋ kàʔsɛ:m/

Dans ce village de campagne, oh ! Je me sens agité !  
À **To Takhien**, cette souche de koki, qui donc l'a coupée, la rendant infirme,  
Telle que je le suis, m'étant séparé de toi, désormais solitaire ?  
Cet arbre est semblable à notre amour, et nous avons perdu notre bonheur...

Il existe un village situé à une courte distance en aval d'Ayudhya, sur la rive gauche du Ménam Chao Phraya, à la hauteur de l'île de Rien, passage obligé pour toute embarcation descendant le fleuve<sup>46</sup> dont le nom est Ban Takhien. Si un canal relie, encore de nos jours, le Ménam Chao Phraya au village, il ne va pas plus loin : si nous nous en tenons dans un premier temps à une logique de voyage, force est de constater que passer par ce lieu constituerait un aller et retour sans utilité réelle et qu'identifier To Takhien à Ban Takhien serait hasardeux. Par contre, nous pouvons rencontrer, sur la rive droite de la rivière de Pasak, un autre village, Takhien Duon, dont il est d'ailleurs fait référence dans le *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha*

<sup>44</sup> Information corroborée autant que faire se peut par la notice de la Tourist Authority of Thailand, étant entendu que le sanctuaire a été intégralement reconstruit et qu'apparemment, aucune analyse archéologique du site n'a été effectuée. [N.d.l.r.]

<sup>45</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, « Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phan Chanthanumat (Chœm) » *op.cit.*, p. 141.

<sup>46</sup> Cette île est d'ailleurs évoquée dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans la *Lamentation de Siprat*, alors que ce poème décrit, dans sa première partie, un voyage par la voie fluviale entre Ayudhya et l'embouchure du fleuve, sur le Golfe de Siam.

de Sunthon Phu, le plus grand poète siamois de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle :

/thũŋ tǎʔkhien dũn dũn rĩ:p na:wa: ma:  
 thũŋ sǎ:la: lɔ:j le: liŋ lɔ:t caj  
 ŋúiam tǎʔliŋ ŋíw ŋa:m trǎʔŋà:n jɔ:t  
 ráʔkǎ? kò:t kèʔkǎ? kiŋ sǎʔwǎj<sup>47</sup>

Parvenus à **Takhien Duon**, voilà que nous accélérons notre bateau.  
 Et arrivons à Sala Loy où je me vois exalté.  
 En haut des rives, de beaux saules aux faites majestueux  
 Enchevêtrent inextricablement leurs nombreuses branches.

En dehors de toute considération d'itinéraire, il nous semble plausible d'identifier To Takhien à ce Takhien Duon ; en effet, si nous avons vu que To Takhien veut dire « souche de koki » et Takhien Duon (ตะเคียน /tǎʔkhien/, koki et ด่วน /dũn/, « être infirme, au sens d'être incomplet ») peut se comprendre comme « koki abimé, défiguré » : le sens est suffisamment proche pour qu'une telle identification ne soit pas trop hasardeuse.

Le lieu qui vient ensuite est celui de Ban Krathum, dans la strophe 5 que voici :

/thũŋ bǎ:n krǎʔthũm tháj chonláʔthi:  
 kɔ:n krǎʔthũm suaŋ ti: ʔòk hǎ:j<sup>48</sup>  
 du: doŋ krǎʔthũm thǎʔwi: thúk khǎʔwè:t ʔòk ʔɔ:j  
 dò:k trǎʔka:n kon khlá:j kè:t nó:ŋ na:ŋ sǎ:j/

Je parviens à **Ban Krathum**, au bord d'un vaste plan d'eau ;  
 Les branches des palétuviers frappent les troncs comme un sanglot.  
 À voir cette mangrove, la douleur redouble en mon cœur :  
 Ces fleurs sont si belles qu'elles ressemblent à la chevelure que tu arranges.

Ce nom de lieu ne laisse pas d'être intrigant. Il existe en effet, dans la proche région d'Ayudhya, un village – et un seul – qui porte ce nom, mais il se trouve à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, sur la rive droite du Ménam Chao Phraya ; s'il est situé au bord d'un plan d'eau, celui-ci n'est relié au fleuve par aucune voie navigable, rivière ou canal. Ceci est corroboré par le terme

<sup>47</sup> SUNTHON PHU, « Le Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha », [in] RACHANUPHAP, Prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu, op. cit.*, p. 132.

<sup>48</sup> Nous interprétons ce mot, ห้าย /hǎ:j/, dans le sens de « pleurer, sangloter, se lamenter », comme étant une licence poétique pour le verbe ไห้ /hǎj/ : il convient en effet qu'il puisse rimer avec la cinquième syllabe du premier hémistiche du quatrième vers, คล้าย /khlá:j/.

générique บ้าน /bâ:n/ qui désigne des villages édifiés hors d'atteinte d'un cours d'eau, ceux qui sont au bord d'un fleuve ou d'un canal utilisant le terme générique บาง /ba:ŋ/. Ces trois premiers toponymes, monastère de Tong Pu (au nord-est de l'île d'Ayuthaya), To Takhien (sur la rive gauche du Ménam Chao Phraya, en aval de la capitale) et Ban Krathum (sur la rive droite, mais dans les terres), donnent l'impression d'un voyage plus ou moins erratique, ce qui nous amène à supposer que l'ordre des strophes tel qu'il nous est donné est loin d'être celui du texte original et même que des strophes devraient peut-être se voir supprimées.

Le quatrième toponyme mentionné dans le texte transmis par Phaya Trang est Nong Khonthi (strophe 6) :

/tambon chon nám nũŋ nǒ:ŋ mi:  
na:m chũ: **nǒ:ŋ khonthi:** sǎj nám  
hẽn nǒ:ŋ phrǒ:ŋ wa:ri: rim khũn  
riem kǒ: khũn caj sám chẽn nám naj nǒ:ŋ/

Dans ce pays marécageux, il y a un étang  
Dont le nom est **Nong Khonthi**, où les eaux se rassemblent.  
Le niveau s'en est abaissé et les rives sont troubles.  
Et mon cœur est troublé comme les eaux de cet étang.

Il n'est pas inutile de noter que ce toponyme est lui aussi évoqué dans un passage du *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha* de Sunthon Phu, ce qui nous inciterait à penser qu'effectivement, les strophes du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say*, quelles qu'hétéroclites qu'elles puissent sembler, pourraient bien être en rapport avec un pèlerinage à cette empreinte de pied du Buddha :

/thũŋ **nǒ:ŋ khonthi:** mi: lá? hǎ:n nǒ:ŋ  
pen pũak krǒ:ŋ tẽ: lũn jâ: khõkha dam  
ʔan rim rǒ:p khò:p nǒ:ŋ thǎŋ sǒ:ŋ khâ:ŋ  
rǒ:j tí:n chá:ŋ lúik lũm lũm thà?lǎm<sup>49</sup>

J'arrive à Nong Khonthi ; l'étang y déborde,  
Ce n'est que boue mêlée d'herbes aquatiques noirâtres  
Et tout autour de l'étang, sur ses rives,  
On voit de profondes empreintes d'éléphant, trous remplis de danger.

---

<sup>49</sup> SUNTHON PHU, « Le Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha », [in] RACHANUPHAP, Prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, op. cit., p. 137.

Nong Khonthi est un village que traverse la voie conduisant de l'embarcadère de Tha Rœa au sanctuaire, dont il est éloigné d'environ trois kilomètres.

Nous trouvons ensuite le cinquième nom de lieu dans la strophe 10 :

/thũŋ tha:ŋ prà?thê:t tháj tha:ŋ lǔaŋ  
**thá:j phí?kun** lát suaŋ phí: dîn  
 na:ŋ phiəŋ phí?kun phuəŋ ma:lít  
 cuon câ? wa:j klin sîn sùt rón riem khá?nuəŋ/

Je parviens sur la route du monarque, la voie royale.

**Thaj Phikun**<sup>50</sup> me déchire le cœur, je frissonne.

Tu es telle que ce néfler, chargé de grappes

Dont le parfum est près de s'évanouir. Fiévreux, je me sens mélancolique.

Thay Phikun est le nom d'un palais construit sous le règne du roi Songtham (r. 1610-1627), après qu'ait été découverte, en 1606, l'empreinte de pied du Buddha de Saraburi ; il se trouve au nord-est du sanctuaire et le monarque y séjournait lorsqu'il se rendait en pèlerinage dans ce lieu demeuré particulièrement sacré pour les bouddhistes thaïlandais ; notons d'ailleurs que tout près de ce palais se trouve la « rivière du cuivre », qui a donné son nom à un poème composé par le prince Thammathibet à l'occasion du pèlerinage à cette même empreinte fait par son père le roi Baromakot (*cf. infra*, note 14), *Le Poème du voyage royal à la rivière du cuivre*<sup>51</sup>. Ainsi que nous le voyons, la référence à Thay Phikun, venant s'ajouter à celle à Nong Khon Thi, que nous venons d'évoquer, semble bien nous rapprocher de cette hypothèse d'un poème de séparation composé lors d'un pèlerinage à ce haut lieu du bouddhisme siamois depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le sixième toponyme qui est évoqué dans la suite du poème tel qu'il nous a été conservé par Phraya Trang se trouve dans la strophe 11 ; on notera le jeu sur les deux syllabes constituant ce nom de lieu, **แม่** (/mê:/, « mère », utilisé dans la poésie pour s'adresser à la femme aimée) et **ลา** (/la:/, « dire au revoir, prendre congé ») :

**mê: la:** la: lôt hâj hă: sî:  
 ru: mê: li:la: li: lâ:t tâw  
 la: lôt rá?thót thá?wi: thúk the:wê:t bâ:ŋ lɤ:j

<sup>50</sup> Si Thay Phikun est ici un nom de lieu, on peut aussi le comprendre, au sens littéral, comme désignant les pousses aiguës du néfler.

<sup>51</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et œuvres du prince Thammathibet, op. cit.*, pp. 107-144.

la: mêt: la: lé:w câw cà:k lé:w sà?mǎ:n

À **Mae La**, je pleure un peu moins en te cherchant.  
T'en viendrais-tu vers moi, de ta démarche gracieuse ?  
Si je sanglote moins, mon malheur et ma tristesse redoublent...  
J'ai pris congé de toi, je me suis séparé de la femme que j'aime.

Mae La est un village situé sur la rive droite de la rivière de Pasak. On le retrouve, comme d'autres lieux mentionnés dans le *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha* de Sunthon Phu, situé en amont d'Ayudhya et, par voie de conséquence, du monastère de Tong Pu :

/thũŋ mêt:la: múa ma: kô: la: mêt:  
mêt: cà? lɛ: lɛ: hǎ: mǎj hěn hǎ:j  
cà? thǎ:m khà:w Chávez jen mǎj wé:n wa:j  
tè: câw sǎ:j sùt caj mí? dǎj ma:/<sup>52</sup>

Je parviens à Mae La ; en partant, j'ai pris congé de toi.  
Tu peux regarder, me rechercher, je n'ai pas disparu,  
Je demande de tes nouvelles, du matin au soir, sans cesse,  
Mais toi, mon profond amour, tu n'es pas venue.

Le septième et dernier toponyme qu'évoque ce *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* est cité dans la strophe 12 :

/thàp thũŋ **ba:ŋ khà?mò:t** ?ô: ?àtsà?doŋ  
khuon khà?mò:t pha: lõŋ lò:k lèn  
ja:m jen jĩŋ ?e: ?oŋ lõŋ thũan  
lõŋ thĩ: kruj troŋ sên si: ró:j ra:j tha:ŋ/<sup>53</sup>

J'arrive rapidement à **Bang Khamot**, c'est le crépuscule.  
Sur cette colline, des génies m'ont égaré, se jouant de moi.  
Ce soir, je me sens plus solitaire encore, perdu en ce lieu sauvage :  
Je me suis écarté des quatre cents bornes marquant la voie.

Bang Khamot est un village situé dans la province de Saraburi, à une trentaine de kilomètres au sud-sud-ouest de l'empreinte de pied du Buddha ; il est intéressant de noter que s'il est au bord d'un cours d'eau, celui-ci semble ne pas être navigable puisque, s'il y est fait référence par Sunthon Phu dans son *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte du pied du Buddha*, alors

<sup>52</sup> SUNTHON PHU, « Le Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha » [in] RACHANUPHAP, Prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, op. cit., p. 132.

<sup>53</sup> Strophe 12 [in] TRANG, Phraya, *Œuvres des poètes anciens*, op. cit., p. 23.

que, venant de Bangkok, il a quitté le bateau à Tha Rœa (appelé de nos jours Tha Kœy) pour poursuivre son voyage à dos d'éléphant, ce qui est évoqué ici :

/thũ:ŋ **ba:ŋ khàʔmòt** mi: tha:n tàʔpha:n chá:ŋ  
 banthúk tha:ŋ khóp rô:j hâ: sip sên  
 mi: pho: phùm chũm chũm ráʔrũ:n jen  
 māj wa:ŋ wén sàppàʔbùʔrút khăw jùt riēŋ/<sup>54</sup>

Arrivé à **Bang Khamot**, il y a une rivière avec un pont pour les éléphants :  
 Il peut en porter le nombre rond de cinquante ;  
 Il y a aussi un bosquet d'arbres de l'Éveil, frais et agréable,  
 Sans aucune exception, tous les pèlerins y font une halte.

Il est intéressant de remarquer ici que Sunthon Phu nous précise, dans le dernier vers de ce quatrain, que ce village de Bang Khamot, éloigné de six kilomètres environ de Tha Rœa, est une étape obligée des pèlerins ; or, le seul lieu de pèlerinage dans les proches environs est l'empreinte de pied du Buddha, ce qui correspond au titre du poème.

## 2. Les problèmes soulevés par les toponymes

Ces sept toponymes ne sont pas sans poser problèmes. Le premier est sans aucun doute la référence à Ban Khrathum (strophe 5), alors que les six autres sont situés au nord-est d'Ayudhya, ce village est situé au sud-ouest, sur la rive droite du Ménam Chao Phraya, mais à l'intérieur des terres, sans aucun accès à une voie fluviale ou à un canal navigable... Nous sommes donc fondés à considérer que cette strophe n'est pas à sa place dans le texte sauvé par Phraya Trang ; l'intrusion de strophes dans des œuvres arrachées au désastreux incendie qui a suivi la prise d'Ayudhya par les armées birmanes en 1767 est un des problèmes récurrents pour tous les chercheurs qui travaillent sur la littérature siamoise antérieure à cette défaite. Nombreux en sont les exemples ; nous avons précédemment remarqué que, dans la version du *Poème de la défaite des Thaïs du Nord*<sup>55</sup>, deux strophes sont expressément désignées comme étant dues à Phraya Trang<sup>56</sup>, justement ; mais les ajouts ne sont pas toujours aussi clairement identifiés : nous pourrions ainsi évoquer la *Lamentation de Siprat*, dont nous avons jadis montré que l'ordre des strophes que nous donnent les six manuscrits existants devait être repris totalement (ils sont d'ailleurs souvent différents) et que de nombreuses lacunes devaient être

<sup>54</sup> RACHANUPHAP, Prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, op. cit., p. 136.

<sup>55</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Le Poème de la défaite des Thaïs du Nord*, op. cit.

<sup>56</sup> *Id.*, p. 39.

constatées<sup>57</sup> ; nous rappellerons enfin notre article consacré au *Poème de séparation du prince Aphay* dans lequel nous avons été amenés à écarter des quatrains que nous avons considérés comme faisant référence à des toponymes n'ayant rien de commun avec l'itinéraire identifié. C'est ce que nous pensons devoir faire ici, avec la strophe évoquant le village de Ban Krathum<sup>58</sup>, lequel est manifestement excentré par rapport à la zone où sont identifiés les autres noms de lieux cités dans ce fragment et nous pensons que c'est là un élément issu d'un autre texte qu'un défaut de mémoire de Phraya Trang ou de ses informateurs a inséré dans notre fragment.

Il existe un second problème, celui de l'ordre dans lequel il conviendrait de ranger les six strophes restantes. Il nous paraît d'abord assuré que le point de départ du voyage qui sert de prétexte à ce poème de séparation est l'ancienne capitale, détruite en 1767, comme le montre le titre du fragment, qui évoque le monastère de Tha Say ; cette assertion est corroborée par l'évocation du monastère de Tong Pu (strophe 2), situé à l'embouchure de la rivière de Pasak, au nord-est de l'île d'Ayudhya. Le point d'arrivée n'est manifestement pas précisé (ce qui conforte cette évidence : nous sommes devant des bribes sauvées du désastre) mais la strophe 10, qui cite le palais de Thay Phikun, séjour du roi Songtham quand il venait vénérer l'empreinte de pied du Buddha, laisse à penser, sans réelle hésitation, que c'est bien ce haut lieu du bouddhisme qui est le but du voyage. Nous devons ici nous retourner vers le *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte du Buddha* de Sunthon Phu, que nous avons abondamment cité au cours de notre étude ; cette œuvre est complète et nous donne un itinéraire précis du voyage depuis Bangkok jusqu'à l'empreinte de pied du Buddha de Saraburi. La première partie du voyage de Sunthon Phu, de Bangkok à Ayudhya, ne nous intéresse pas ici, puisque, nous venons de le voir, celui que fait le moine Nak du monastère de Tha Say commence à Ayudhya.

Par contre, la partie consacrée par Sunthon Phu depuis Ayudhya jusqu'à l'empreinte de pied du Buddha nous paraît très instructive. Elle nous permet en effet de comprendre que le premier tronçon du voyage se fait par la voie fluviale, ceci jusqu'à un village appelé Tha Rœa (/tha: ruæ/, « L'embarcadère ») ; à partir de cet endroit, le périple se poursuit à dos d'éléphant jusqu'au but du pèlerinage. Or, nous l'avons noté, les lieux cités par le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* se retrouvent dans le *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha* de Sunthon Phu, le premier sur le bord de la rivière de Pasak

<sup>57</sup> DELOUCHE, G., *Contribution [...], op. cit.*

<sup>58</sup> IDEM, « Essai de [...] », *loc. cit.*

(Maëla, strophe 11), le second (Nong Khonthi strophe 6) le troisième (Bang Khamot, strophe 12) entre l'embarcadère et l'empreinte de pied du Buddha. Ces deux villages sont traversés par la voie conduisant de la rivière de Pasak au sanctuaire ; appelée, de nos jours encore, Thanon Farang (ถนนฝรั่ง /thà'nǒn fà'fà'ng/, « le Chemin des Occidentaux »), elle fut tracée, en 1612, sur l'ordre du roi Songtham par des ingénieurs hollandais<sup>59</sup>. Nous pensons trouver ici un indice supplémentaire tendant à montrer que le but du voyage du moine Nak est bien un pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha : à plusieurs décennies de distance, nos deux poètes ont en fait suivi l'itinéraire traditionnel des pèlerins. Il ne semble maintenant plus faire de doutes sur cette dernière destination ; ceci nous amène à éclairer d'un jour nouveau la compréhension de la strophe 22 :

/ramduɔn lamdáp dâ:w daj khuɔn  
 kɛp prà'muɔn chuɔn nuɔn nút nó:ŋ  
 lamdáp ramduɔn cuɔn wɔ:râ'bà:t phrá'na:  
 sǔ:ŋ prà'sǒŋ sàt phrǔ:ŋ chà:t phó:n phó:p kan/

Ces fleurs de magnolia<sup>60</sup> viennent de je ne sais où... Il convient  
 De les cueillir et de les rassembler : elles sont suaves comme mon aimée.  
 Je dispose ces fleurs près de l'empreinte vénérée du pied du Buddha :  
 Tous deux avons fait le vœu de nous retrouver dans une vie à venir.

Notre traduction initiale du troisième vers, « Je dispose ces fleurs aux pieds vénérés du Buddha » ne pouvait pas prendre en compte le but du voyage entrepris par notre Phra Nak ; parvenu à ce point de notre étude, nous pouvons en proposer une autre interprétation : « Je dispose ces fleurs près de l'empreinte vénérée du pied du Buddha ».

Ces quelques noms de lieux situés entre le monastère de Tha Say montrent donc bien que nous nous trouvons devant les fragments d'un poème qui, ainsi que celui de Sunthom Phu, utilise le pèlerinage comme prétexte à la composition d'un poème de séparation ; l'ordre des strophes faisant référence à ces toponymes demande donc à être revu pour coïncider avec le déroulement du voyage. Le texte nous les donne comme suit :

- 1 – Monastère de Tong Pu (strophe 2)
- 2 – To Takhien (strophe 4)

<sup>59</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, « Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phan Chanthanumat (Chœm) », *op. cit.*, p. 332.

<sup>60</sup> Faute de mieux, nous traduisons le nom de la fleur ราวอน /ramduɔn/, appelée de nos jours ลาดวน /ramduɔn/, par « magnolia », qui est la fleur qui s'en rapproche le plus.

- 3 – Ban Krathum (strophe 5 ; nous avons vu qu’il convient de l’écarter du texte)
- 4 – Nong Khonthi (strophe 6)
- 5 – Thay Phikun (strophe 10)
- 6 – Maela (strophe 11)
- 7 – Bang Khamot (strophe 12)

Nous proposerions donc l’ordre logique que voici :

- 1 – Monastère de Tong Pu (strophe 2)
- 2 – To Takhien (strophe 4)
- 3 – Maela (strophe 11)
- 4 – Bang Khamot (strophe 12)
- 5 – Nong Khonthi (strophe 6)
- 6 – Thay Phikun (strophe 10).

Nous remarquerons cependant que notre analyse, si elle nous a permis de préciser exactement le but du voyage décrit dans ce poème et, par conséquent, d’écarter la strophe 5 comme étrangère à ce pèlerinage comme de proposer un ordre plus logique pour les strophes se référant à des noms de lieux, ne nous donne aucune indication précise sur l’époque où le texte dont Phraya Trang a sauvé ces quelques fragments a été composé, ni d’ailleurs une quelconque possibilité de remettre en ordre les quatorze strophes qui demeurent (la seule lecture de l’adaptation que nous donnons en annexe montre une certaine absence de logique dans leur enchaînement), à l’exception peut-être des strophes 18 et 21, dans lesquelles la mention des néfliers permet peut-être de penser qu’elles devraient être placées à la suite de la strophe 10, dans une logique de jeux de mots basés sur le nom du palais de Thay Phikun.

Par contre, il est intéressant de noter certains éléments qui, sans être déterminants, peuvent fournir quelques pistes sur l’époque à laquelle ont été composées les strophes réunies dans ce *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say*. Nous nous pencherons d’abord sur les strophes 7, 8 et 9 : ayant rencontré un *saro* (en siamois นางผา /na:ŋ phǎ:/, qui peut aussi se comprendre comme étant นาง + ผา /na:ŋ + phǎ: « la dame du précipice »/), le poète fait état de croyances chtoniennes mêlées d’ailleurs de brahmanisme. De telles références ne sont pas absentes dans les poèmes de séparation les plus anciens, comme en témoigne cette strophe, extraite de la *Lamentation de Siprat* :

/wāj cāw ráksä: fà:k nōŋ na:ŋ rák phí: ha:  
 phrát phí? phra:j lǎŋ khraj bò: rú:  
 tâŋ caj thāw cè:p nāk naj mē: phu:n mē:  
 jiaw klò:k klàn caj chú: tà:k ta:j/<sup>61</sup>

Je vous salue, génies gardiens et vous confie la jeune femme que j'aime :  
 Je me suis éloigné d'elle, et ne sais sur qui m'appuyer.  
 Je suis prêt à souffrir et par elle et en elle,  
 Même si je retiens mes larmes et supporte mille tourments !

Cependant, il nous est aisé de remarquer que, dans ce quatrain, le poète s'adresse aux génies pour leur demander leur aide, sans toutefois leur faire quelque offrande en échange ; ce n'est pas le cas de notre auteur : s'il organise une cérémonie d'offrandes à la « dame du précipice », il ne lui demande rien en échange, ni pour lui ni pour la femme qu'il aime, puisqu'il revient vers celle-ci après que cette cérémonie se soit terminée. Ceci n'est pas sans nous rappeler ce que nous pouvons lire dans les fragments du *Poème de séparation du prince Aphay* que Phraya Trang nous a transmis, où pas moins de cinq strophes sont consacrées à ce type de sacrifice aux génies ; en voici un exemple :

/pù: cāw **khǎw thá: thó:ŋ** phrajsōn  
 pù: cāw thām tha:n phon wê:t kí:  
 pù:cāw hǔej nō:ŋ hōn daj hē:ŋ ní: na:  
 ma: ráp sǎŋwɔ:j chí: sūŋ chy:n thǎ?wǎ:j/<sup>62</sup>

Ô vous, génie de la montagne boisée de Tha Thong,  
 Génies des grottes, des ruisseaux, des forêts, des refuges,  
 Génies des rus, des étangs, de quelque endroit par ici,  
 Venez vous rassasier de ce dont je vous fais offrande !

Nous avons l'impression qu'avec le temps qui passe, les puissances chtoniennes ne se contentent plus de prières respectueuses et que des dons en nature sont désormais nécessaires. La lecture de l'adaptation en français du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* que nous donnons en annexe au présent article permet par ailleurs – et c'est là le second élément que nous souhaitons mettre en évidence – de prendre conscience de l'importance des descriptions de la Nature, fleurs sans doute (encore que les évocations du néflier semblent plutôt destinées à évoquer la femme aimée), mais surtout oiseaux.

<sup>61</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et Lamentation de Siprat*, op. cit., p. 57.

<sup>62</sup> « Le poème de séparation du prince Aphay », [in] TRANG (Phraya), *Œuvres des poètes anciens*, op. cit., p. 18.

Là encore, une approche superficielle laisserait à penser que le poète s'est coulé dans les traditions du genre du poème de séparation puisque la *Lamentation de Siprat* évoque déjà, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les oiseaux, comme le montre cet exemple :

/fâ:j siɛŋ sùʔnô:k há: na:ŋ mē: ha:  
riem than thuŋ the:ŋ lo:m lín lâw  
ma: don bamrúʔ khrá:ŋ khruon sàʔwà:t  
hâj bamrúʔ nâ: nâw cò:t caj/<sup>63</sup>

Sur la rive, les oiseaux se lamentent, ils te cherchent,  
Et j'attends que la Lune vienne me consoler doucement.  
En parvenant à Bamru, je sanglote sur mon amour :  
Que mon visage se rassérène en pensant à toi !

Comme nous le voyons clairement, l'évocation de la Nature est ici particulièrement fugace et la référence aux oiseaux, presque abstraite, n'est qu'un alibi pour le poète, un moyen d'évoquer la séparation d'avec la femme aimée. Il n'en est pas de même dans le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* où nous pouvons lire, par exemple (strophe 15) :

/nók nó:j loŋ lén nám naj ba:ŋ  
bò:k wíʔjô:k jaw phla:ŋ phî: chí:  
tha:ni: náʔthí: tha:ŋ sē:n sàʔnùk nók ʔɔ:j  
nók kô: lúian lo:j lí: lén lé:w bô: kla:ŋ/

Un petit oiseau descend pour jouer dans l'eau, y plongeant parfois.  
Je parle à ce jeune oiseau tout en le regardant.  
Le séjour des eaux est un lieu très distrayant, Ô oiseau !  
Il glisse sur les eaux, s'amusant au milieu de l'étang.

C'est la description de l'oiseau qui paraît essentielle et si, dans certaines des autres strophes, le poète réussit à relier l'aspect ou l'action de l'animal à la femme qu'il a laissée derrière lui, il n'en demeure pas moins que nous avons l'impression que ce n'est plus là l'essentiel. Ceci n'est pas sans rappeler le *Poème du voyage royal à la rivière du cuivre*, d'ailleurs considéré comme appartenant au genre « poème de séparation », que le prince Thammathibet a composé à l'occasion des célébrations des embellissements apportés par le roi Baromakot au sanctuaire abritant l'empreinte de pied du Buddha de Saraburi. De très longs développements y sont consacrés presque exclusivement à la description de la Nature, à tel point que les éditions modernes donnent à ces

---

<sup>63</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et Lamentation de Siprat*, op. cit., p. 58.

passages des sous-titres du type « strophes décrivant les poissons » ou « strophes décrivant les oiseaux » ; en voici un seul exemple :

/ju:ŋ tho:ŋ jô:ŋ jâ:ŋ jûaŋ ram chàʔwǎ:ŋ  
 rà:p rà:j fâ:j fûaŋ hǎ:ŋ cḥ: t nâ:  
 pà:k ɲǝ:n ʔò:n sǎmʔa:ŋ la:j ḷ:t  
 ram lén tén ɲa:m ɲâ: pi:k pô:ŋ pen phle:ŋ<sup>64</sup>

Le paon doré marche fièrement, de çà, de là, dansant avec ampleur,  
 Il fait la roue, exhibant ses plumes avec orgueil.  
 Son bec recourbé avec élégance lui donne belle allure.  
 Il danse avec élégance, battant des ailes la mesure de son chant.

Nous ne pouvons trouver que de réelles analogies entre la manière dont l'auteur du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* et le prince Thammathibet mettent en scène les oiseaux qu'ils décrivent ; nous pourrions presque oublier, à la lecture de telles strophes, que nous sommes en face de textes toujours identifiés comme des poèmes de séparation. La place qu'y prend la Nature, sans être néanmoins l'essentiel de l'œuvre, est plus importante et différente de celle qu'elle avait dans les siècles précédents. Ainsi, il semble bien que nos deux auteurs puissent être considérés comme appartenant à la même époque.

### 3. Première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Si les indices que nous venons de dégager peuvent paraître minces, ils nous amènent néanmoins à l'aspect que semblent prendre les poèmes de séparation pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; dès lors, il paraît plausible de supposer que notre Phra Nak pourrait n'être autre que le Phraya Nak qui a composé le *Bunnawat en vers Chan* et que nous serions alors devant une relation différente d'un même voyage. Alors que cette dernière œuvre décrit avec force détails les célébrations officielles qui se déroulent autour du sanctuaire, le *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* raconterait, d'un autre point de vue, se voulant sans doute d'une veine beaucoup plus personnelle, le voyage vers l'empreinte de Saraburi<sup>65</sup>.

<sup>64</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et œuvres du prince Thammathibet*, op. cit., p. 122.

<sup>65</sup> Mon Rachothonay, qui fut l'interprète de l'ambassade envoyée par le roi Rama IV (r. 1851-1868) auprès de la reine Victoria en 1857, n'a pas fait autre chose puisqu'il a tiré de son voyage un « Journal » en prose mais également un poème de séparation qui n'est d'ailleurs pas autre chose qu'un journal de voyage versifié. Nous avons évoqué cette œuvre dans DELOUCHE, G., *Étude sur le Nirat, poème de séparation siamois*, Peeters, Paris-Louvain, 2001, pp. 119-125. Une comparaison intéressante entre les deux versions dues à Mom Rachothonay a été proposée

L'éventualité d'une identité entre Phra Nak et Phraya Nak nous inciterait d'ailleurs à penser que ce que nous évoquions plus haut, à partir du monastère de Tha Say, l'hypothèse d'un membre (néanmoins non identifié) de la famille royale qui se cacherait sous ce titre de Phra Nak, s'en trouverait alors confortée ; en effet, si le titre de พระ /phráʔ/ peut être ambigu, puisqu'il est aussi bien porté par un moine bouddhiste que par un membre de la noblesse administrative, celui de พระยา /phráʔja:/ est clairement et uniquement un titre de noblesse...

Pourtant, cette manière de traiter du voyage de pèlerinage à l'empreinte du pied du Buddha de Saraburi sous forme d'un poème de séparation, pose une autre question : qui dit poème de séparation implique poème exprimant la douleur de l'auteur qui se voit éloigné de la femme aimée ; c'est à l'évidence le cas de notre texte, ce que montre le quatrain suivant :

/hě́n rɔ: riem núʔaŋ nɔ:j caj ʔe:ŋ  
rɔ: ráʔjam jo:ŋ je:ŋ jê:ŋ rá:ŋ  
rɔ: ʔɛ:j càk kro:ŋ kre:ŋ paj thâw daj na:  
cà:k camnien nút rá:ŋ râ:ŋ ráj ra:w rɔ:/<sup>66</sup>

Je te vois qui m'attends sans cesse, le cœur affligé,  
Qui m'attends, misérable, effrayée par la crainte de la séparation...  
Attends... Combien de temps serai-je ainsi en piteux état,  
Tant de temps séparé de mon aimée, solitaire, le corps privé de tout espoir ?

Il peut alors nous paraître étrange qu'un moine compose un poème où il est question de la souffrance ressentie à cause de sa séparation d'avec sa maîtresse. Certains auteurs pensent cependant que l'évolution de ce genre littéraire spécifique au Siam qu'est le poème de séparation a fait que nous serions passés d'une expression d'un sentiment réel, comme dans la *Lamentation de Siprat*<sup>67</sup>, à une poésie de convention, en quelque sorte comparable à ces œuvres précieuses françaises où les Phyllis et autres Chloé n'existent que dans l'imagination du poète<sup>68</sup>. Nous trouvons d'ailleurs, dans la littérature classique, des passages où le poète nous avoue que la femme dont il a déploré l'absence tout au long de son œuvre n'est que supposition ; c'est

---

par CHAIMAN, N., *Nirat de Londres et Journal de voyage à Londres*, Paris, mémoire de maîtrise de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 1998, 123 p.

<sup>66</sup> Strophe 1 [in] TRANG, Phraya, *Œuvres des poètes anciens*, op. cit., p. 20.

<sup>67</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et Lamentation de Siprat*, op. cit.

<sup>68</sup> Cette hypothèse d'une femme imaginaire qu'évoqueraient ces poèmes d'amour a par exemple été proposée par PHITTHAYALONGKON, Prince, *Les trois capitales*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1975, pp. 308-309.

ainsi que, dans une des dernières strophes du *Poème du voyage royal à la rivière de la tristesse*, le prince Thammathibet précise :

/còp sèt khâm khruon kà:p bòt phí?lá:p thũn sã:wwá?sí:  
tê:ŋ ta:m prã?we:ni: chãj mia rák cãk cà:k cĩŋ<sup>69</sup>

Est achevée cette lamentation poétique, plainte à propos d'une femme ;  
Je l'ai composée selon la tradition mais ne me suis pas vraiment éloigné de la femme aimée.

Sunthon Phu n'exprime pas autre chose quand il déclare, dans *Le poème de séparation du voyage à la Montagne d'or* :

/chãj cà? mi: thĩ: rák sã?mãk mã:t  
re:m ní?rã:t rá:ŋ mít phítsã?mã:j  
sũn khruon khram tha: thi: phí?rí: phí?raj  
ta:m ní?sãj kã:p klõ:n tè: kó:n ma:  
mũan mê: khrua khua ke:ŋ phá?ne:ŋ phãt  
sã:ra?phãt phie: chá?naŋ khruãŋ maŋsã:  
?an phrík thaj baj phãk chi: muãn sĩ:ka:  
tõŋ ro:j nã: sĩa sãk nõ:j ?ãrõ:j caj<sup>70</sup>

Ce n'est pas que j'aie quelque femme que j'aime,  
M'étant éloigné, que je me verrais séparé d'un être cher.  
Quant à ces sanglots où je fais comme si je me lamentais,  
Ils se conforment à la vieille tradition poétique.  
Je suis comme la cuisinière préparant ragoûts et currys  
Et utilise toutes sortes d'épices pour assaisonner mes mets :  
Le poivre et la feuille de coriandre sont pareils aux femmes,  
Il faut en saupoudrer un peu pour que cela soit agréable.  
Apprenez donc l'entière vérité sur tout cela,  
N'allez point me dénigrer, me railler ou me soupçonner :  
Un poète qui n'a rien à faire se trouve bien triste,  
Aussi ai-je fait semblant de pleurer une séparation.

Il est vrai que ces poètes, dont les biographies respectives nous apprennent qu'ils furent tous deux de grands amoureux, ont composé les deux œuvres que nous venons de citer alors que, justement, ils étaient l'un et l'autre moines et

<sup>69</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Biographie et œuvres poétiques du prince Thammathibet*, op. cit., p. 101.

<sup>70</sup> SUNTHON PHU, *Le poème de séparation de la Montagne d'or* [in] RACHANUPHAP, prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, op. cit., p. 155.

que de telles affirmations pourraient n'être que des alibis...<sup>71</sup> Comme nous ignorons qui peut bien être notre Phra (ou Phraya) Nak, il ne nous est guère possible d'affirmer que la femme dont il est question dans son poème est réalité ou convention.

Notre analyse du *Poème de séparation du moine Nak du monastère de Tha Say* ne nous a ainsi guère permis de parvenir à une conclusion satisfaisante tant sur la date de la composition de cette œuvre, encore qu'il semblerait vraisemblable qu'elle ait quelque rapport avec ces célébrations qui eurent lieu en 1739, lorsque le roi Baromakot eut achevé les embellissements du monastère de l'empreinte de pied du Buddha de Saraburi<sup>72</sup> et surtout, à une identification de l'auteur ; s'il paraît relativement vraisemblable de pouvoir affirmer que le « moine Nak » est le « Phraya Nak » qui a composé le *Bunnawat en vers Chan*, les éléments relevés sont assez convaincants. Il n'empêche que tout reste à faire, sinon à refaire.

---

<sup>71</sup> La prise de robe de ces deux poètes ne semble pas avoir été l'effet d'une violente vocation religieuse ; le Prince Thammathibet s'était réfugié dans un monastère, comme on l'a souvent vu dans l'Histoire du Siam, par crainte d'un éventuel châtement à la suite d'un meurtre auquel il aurait été mêlé tandis que Sunthon Phu, après la mort du roi Rama II (1809-1824), son protecteur, avait trouvé ce seul moyen de survivre et d'échapper à la vindicte de Rama III (1824-1851) qui ne l'appréciait guère.

<sup>72</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, « Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phra Chakkraphatthiphong (Chak) » [in] *Chroniques royales d'Ayutthaya dans les versions dites de Phan Chanthanumat (Chæm) et de Phra Chakkraphattiphong (Chak)*, op. cit., pp. 461-462.

## ANNEXE

ADAPTATION EN FRANÇAIS DU *POÈME DE SÉPARATION DU MOINE NAK DU MONASTÈRE DE THA SAY*

Nous donnons dans les lignes qui suivent la transcription phonétique de chaque strophe suivie de son adaptation en français.

1. hěn rɔ: riem nũan nỏ:j caj ʔe:ŋ

rɔ: ráʔjam jo:ŋ je:ŋ jê:ŋ rá:ŋ

rɔ: ʔx:j cằk kro:ŋ kre:ŋ paj thằw daj na:

cằ:k camnien nút rá:ŋ rằ:ŋ ráj ra:w rɔ:

Je te vois qui m'attends sans cesse, le cœur affligé,  
Qui m'attends, misérable, effrayée par la crainte de la séparation...  
Attends... Combien de temps serai-je ainsi en piteux état,  
Tant de temps séparé de mon aimée solitaire, le corps privé de tout espoir ?

2. thủŋ wát tɔ:ŋ pủ? khằw khỏ: phỏ:n

hěn tẻ: ruwa mù: mỏ:n mẻ: khằ:

phi: dam lâm lâj khỏ:n ruwa rẻ:

nằ: bỏ: mi: mỏt nằ: dùt nằ: nuỏn phằ?coŋ

Parvenu au **monastère de Tong Pu**, j'entre et demande à être béni.  
Je n'y vois dans leurs barques que des marchandes mônes,  
Grosses et noires, aux dos larges comme des péniches :  
Je n'aperçois devant moi aucun visage semblable au tien, ma douce aimée.

3. khlỏ:ŋ chá:ŋ chá:ŋ thũan rá:ŋ rẻ:m khlỏ:ŋ

ma: phiʔjỏ:k jủ: rỏ:ŋ rẻŋ sằw

phaŋ pha: khằ?na: jo:ŋ jaŋ pằ: paj ru:

riem khamnuŋ nút nằw nủŋ chá:ŋ khằ?nuŋ khlỏ:ŋ

Lorsqu'on le capture, l'éléphant sauvage est éloigné de sa harde ;  
Solitaire dans son étable, il se sent plus malheureux encore.  
L'éléphante tête de la harde l'a-t-elle menée dans la forêt ?  
Moi, je pense tristement à ma jeune aimée, tel l'éléphant qui se souvient de sa harde.

4. tambon chonnằ?bỏt ʔỏ: ʔa:thỏ:n

tỏ: tằ?khien khraj rỏ:n củn dủn

mũan riem nỉ?ra: sằ?mỏ:nma: pliaw

máj dàŋ majtri: múon khà:t khá:ŋ tha:ŋ kà?sě:m

Dans ce village de campagne, oh ! Je me sens agité !

À **To Takhien**, cette souche de koki, qui donc l'a coupée, la rendant infirme,  
Telle que je le suis, m'étant séparé de toi, désormais solitaire ?

Cet arbre est semblable à notre amour, et nous avons perdu notre bonheur...

5. thũŋ **bâ:n krà?thũm** tháj chonlá?thi:

kò:n krà?thũm suaŋ ti: ?òk hâ:j<sup>73</sup>

du: doŋ krà?thũm thá?wi: thúk khà?wè:t ?òk ?r:j

dò:k trà?ka:n kon khlá:j kè:t nó:ŋ na:ŋ sř:j

Je parviens à **Ban Krathum**, au bord d'un vaste plan d'eau ;

Les branches des palétuviers frappent les troncs comme un sanglot.

À voir cette mangrove, la douleur redouble en mon cœur :

Ces fleurs sont si belles qu'elles ressemblent à la chevelure que tu arranges.

6. tambon chon nám nũŋ nǎ:ŋ mi:

na:m chũ: **nǎ:ŋ khon thi:** sàj nám

hěŋ nǎ:ŋ phrò:ŋ wa:ri: rim khũn

riem kô: khũn caj sám chên nám naj nǎ:ŋ

Dans ce pays marécageux, il y a un étang

Dont le nom est **Nong Khon Thi**<sup>74</sup>, où les eaux se rassemblent.

Le niveau s'en est abaissé et les rives sont troubles.

Et mon cœur est troublé comme les eaux de cet étang.

7. na:ŋ phǎ:<sup>75</sup> phǎ: phè:n klĩŋ kla:ŋ doŋ

lɛ: prǎ?lê: soŋ ?oŋ mē: sáj

na:ri: phĩ: janjoŋ jawwá?rũ:p

phǎ: cà? tham thê:n hâj kè: nó:ŋ na:ŋ nò:n

Un saro bondit dans les précipices au sein des forêts,

<sup>73</sup> Nous interprétons ce mot, ห้าย /hâ:j/, dans le sens de « pleurer, sangloter, se lamenter », comme étant une licence poétique pour le verbe หั /hâj/ : il convient en effet qu'il puisse rimer avec la cinquième syllabe du premier hémistiche du quatrième vers, คล้าย /khlá:j/.

<sup>74</sup> Cet étang se trouve également évoqué dans l'œuvre de SUNTHON PHU, le *Poème de séparation du pèlerinage à l'empreinte de pied du Buddha* [in] RACHANUPHAP, prince D., *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, op. cit., p. 136.

<sup>75</sup> Le นางผา /na:ŋ phǎ:/, « saro d'Indochine », est un caprinidé, assez proche du chamois, qui vit dans les forêts de montagne ; le poète y fait ici référence pour pouvoir évoquer une croyance chtonienne mêlée de références aux religions indiennes le nom du saro d'Indochine, นางผา /na:ŋ phǎ:/, peut aussi se décomposer en นาง /na:ŋ/, « dame », auquel est ajouté ผา /phǎ:/, « précipice » : le nom de l'animal peut alors être compris comme état « la dame du précipice ».

Son allure me rappelle tes formes, mon aimée.  
 La femme que j'aime demeure à jamais dans sa belle jeunesse.  
 Je ferai de ces roches une couche où tu pourras t'étendre.

8. ruu:thaj the:wê:t tháj thí?da: thâ:n na:  
 sũŋ sãmnàk naj phã: tòk ní:  
 fãj caj cà? bu:cha: chom rû:p  
 mé: wâ: ciŋ coŋ chí: chõŋ hãj hẽn ?oŋ  
 Ou bien est-ce la royale fille du grand Indra  
 Qui demeure dans ce profond précipice ?  
 J'ai l'intention de lui faire des offrandes afin de l'admirer.  
 Si tu penses que cela est vrai, que l'on me montre où je puis la voir !

9. cùt thien prà?tháp wên wien thà?wã:j  
 thũ:p prà?thí:p kho:m ra:j rô:p ló:m  
 tháksín sãmruom ka:j ?ã?phí?wã:t  
 sèt sãmphô:t lé:w nó:m nô:p klãw bòt sĩ:  
 J'allume des bougies pour une circumambulation d'offrande,  
 Des bâtons d'encens, des lanternes, sont disposés tout autour.  
 Je tourne et le corps apaisé, je fais acte de révérence.  
 Ayant achevé cette cérémonie, je reviens pour parler de toi.

10. thũŋ tha:ŋ prà?thê:t tháj tha:ŋ lũaŋ  
**thá:j phí?kun** lát suaj phî: đĩn  
 na:ŋ phieŋ phí?kun phuaŋ ma:lít  
 cuon cà? wa:j klin sĩn sùt ró:n riem khá?nuuŋ  
 Je parviens sur la route du monarque, la voie royale.  
**Thaj Phikun**<sup>76</sup> me déchire le cœur, je frissonne.  
 Tu es telle que ce néflier, chargé de grappes  
 Dont le parfum est près de s'évanouir. Fiévreux, je me sens mélancolique.

11. mê: la: la: lôt hãj hã: sĩ:  
 ruu: mê: li:la: li: lâ:t tâw  
 la: lôt rá?thót thá?wi: thúk the:wê:t bã:ŋ lɿ:j  
 la: mê: la: lé:w câw cà:k lé:w sã?mõ:n  
 À **Mae La**, je pleure un peu moins en te cherchant.  
 T'en viendrais-tu vers moi, de ta démarche gracieuse ?

<sup>76</sup> Si Thay Phikun est ici un nom de lieu, on peut aussi le comprendre, au sens littéral, comme désignant les pousses aiguës du néflier.

Si je sanglote moins, mon malheur et ma tristesse redoublent...  
J'ai pris congé de toi, je me suis séparé de la femme que j'aime

12. thàp thǔŋ ba:ŋ khàʔmò:t ʔô: ʔàtsàʔdoŋ

khuon khàʔmò:t pha: lǒŋ lò:k lèn

ja:m jèn jǐŋ ʔe: ʔoŋ lǒŋ thuan

lǒŋ thī: kruj troŋ sên sì: rǒ:j ra:j tha:ŋ

J'arrive rapidement à **Bang Khamot**, c'est le crépuscule.

Sur cette colline, des génies m'ont égaré, se jouant de moi.

Ce soir, je me sens plus solitaire encore, perdu en ce lieu sauvage :

Je me suis écarté des quatre cents bornes marquant la voie.

13. riem mɔ:n máʔjúʔrê:t fâ:j fǒ:n fǔ:ŋ

na:ŋ máʔju:n mù: ju:ŋ jâ:ŋ já:j

banphót phíʔsǎj sù:ŋ sǎŋwá:t

du: damnɔ:n nók khlá:j mē: khlá:j ju:ŋ jon

J'apprécie de voir les paons qui dansent en groupe.

Les femelles comme les mâles avancent tous ensemble

Au-delà des lignes de collines, avec plaisir.

À voir l'allure de ces oiseaux, ils te ressemblent, toi qui marches telle un paon.

14. hěn hǒŋ hě:n hà:ŋ chú: diaw hǔ:n

júanŋ jâ:ŋ mɔ:ŋ mǔŋ mɔ:n mīeŋ mǐŋ

dàŋ riem dùt diaw dɔ:n ʔe: ʔàt tàʔma: na:

hǒ:j ráʔthót caj nǐŋ núk nó:ŋ nɔ:ŋ chon

Je vois un cygne qui redresse sa queue et puis s'envole ;

Il virevolte, je le regarde, il semble d'une grande noblesse.

Il me ressemble, moi qui marche, l'esprit solitaire.

Je soupire, attristé, l'esprit vide, pensant à toi, au milieu des eaux.

15. nók nó:j loŋ lèn nám naj ba:ŋ

bò:k wíʔjò:k jaw phla:ŋ phí: chí:

tha:ni: náʔthi: tha:ŋ sě:n sǎʔnùk nók ʔɔ:j

nók kô: lúan lɔ:j lí: lèn lé:w bɔ: kla:ŋ

Un petit oiseau descend pour jouer dans l'eau, y plongeant parfois.

Je parle à ce jeune oiseau tout en le regardant.

Le séjour des eaux est un lieu très distrayant, Ô oiseau !

Il glisse sur les eaux, s'amusant au milieu de l'étang.

16. na:ŋ nuon na:ŋ nók nó:j bin ma:

riem kô: sàŋ sǎ:ra: nók nán

na:ŋ nuon mē: khruon hǎ: nuon mē mǎ:ŋ ru:

nók ní?jom sǎ:n sán sù: lé:w la: nuon

Une mouette, petite oiselle, vole vers moi,

Aussi lui confié-je un message :

Ô mouette, celle que j'aime est malheureuse, va la voir ; est-elle mélancolique ?

Oiselle qui sait l'urgence des messages, quand tu l'auras vue, dis adieu à mon aimée.

17. bamrú? bamrá:t búan bamruŋ

we:n wí?bát daj cuŋ cà:k câw

jaj bun phô: phuŋ phá?duŋ phá?dèt bà:p

cèp cò:n thx:n thon sâw sùt rô:n riem khá?nuŋ

Tout ce qui est mauvais est plus fort que ce qui est bien.

Quel mauvais destin a fait que j'ai dû m'arracher à toi ?

Quels mérites pourraient-ils vaincre mes péchés ?

Je supporte la roue des existences, j'endure le malheur qui me brûle et je suis triste.

18. phí?kun k̄:t klúan kláj ?a:ra:m

**thá:j phí?kun** kla:ŋ sà?nǎ:m sà?nùk ní:

monthon phí?kun ɲa:m khu: chát chà?lǎ:m ru:

dà?rà? dù: dò:k k̄: múa sáj ru: thà?wǎ:j

Des néfliers ont poussé tout près du monastère.

Thay Phikun se trouve au milieu de ce lieu agréable ;

Les bosquets de néfliers sont admirables, tels des parasols d'apparat.

Est-ce pour les admirer à l'instant, ou pour en faire offrande ?

19. kùk kô:ŋ dù?wàw chán s̄ieŋ wǎ:n

wá: wá: s̄ieŋ jawwá?ma:n mē: phró:ŋ

phú?rá?dò:k damnɣ:n sǎ:n sǎŋkh̄i:t

wê:w wá: s̄ieŋ sà?mǎ:n rô:ŋ râm h̄aj hǎ: riem

Résonne le chant du coucou, aux doux accents.

Coucou ! Coucou ! Ta voix, ma jeune aimée, lui ressemble.

La terre tourne et tu continues cet harmonieux message ;

Son écho me dit que ta voix pleure en me recherchant.

20. hěn sò:k riem rêŋ sâw sŏŋsǎ:n

sò:k rûaŋ ro:n ro:j ra:n kê: thâw

sò:k ʔr:j càʔ ju:n na:n jù: múa

du: sò:k du: riem sâw sò:k sâw mŭan riem

Je vois un arbre d'Açoka et je m'attriste plus encore de mon sort.

Je suis malheureux de m'être séparé de toi depuis si longtemps.

Ô, arbre d'Açoka, jusqu'à quand te demeureras-tu ainsi ? À le regarder, je suis triste et l'arbre d'Açoka est triste comme je le suis...<sup>77</sup>

21. phíʔkun ʔr:j khv:j rôt rû:n hǒ:m wǎ:n

phíʔkun wíʔkon ka:n kè lé:w

phíʔkun càʔ jaw na:n sàk múa daj na:

du: phíʔkun ní: hò:n khlé:w khlâ:t khló:j khwa:m ta:j

Ô néflier, tu avais un parfum frais et suave.

Néflier, avec le temps qui passe, te voilà vieux...

Néflier, quand donc seras-tu jeune plus longtemps ?

Regarde ce néflier, il ne peut échapper à la mort...

22 ramduon lamdáp dâ:w daj khuon

kèp pràʔmuon chuon nuon nút nó:ŋ

lamdáp ramduon cuon wo:râʔbà:t phráʔna:

sǎ:ŋ pràʔsŏŋ sàt phró:ŋ chà:t phó:n phóp kan

Ces fleurs de magnolias viennent de je ne sais où... Il convient

De les cueillir et de les rassembler : elles sont douces comme mon aimée.

Je dispose ces fleurs près de l'empreinte vénérée du pied du Buddha:

Tous deux avons fait le vœu de nous retrouver dans une vie à venir.

---

<sup>77</sup> La composition de cette strophe se place dans la directe tradition du poème de séparation. Le nom siamois de l'arbre d'Açoka, โศก /sò:k/, a aussi pour signifié « être triste » : c'est sur cette ambiguïté que le poète construit son discours

## OUVRAGES CONSULTÉS

### 1. Ouvrages en langues occidentales

- CHAIMAN, Nipa, *Nirat de Londres et Journal de voyage à Londres*, mémoire pour l'obtention du diplôme de maîtrise de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris, 1998, 123 p.
- DELOUCHE, Gilles, *Contribution à une hypothèse de datation d'un poème thaï, le Kamsuan Siprat*, thèse pour l'obtention du grade de docteur de troisième cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 2 vol., Paris, 1982, 592 p.
- , « À propos de l'ancienneté de la forme *chan* dans la versification thaïe » *Les Cahiers de l'Asie du Sud-est* n° 13-14, 1983, pp. 47-66.
- , *Le Nirat, poème de séparation : étude d'un genre classique siamois*, Paris-Louvain, Peeters, 2003, 218 p.
- , « Quelques remarques à propos d'un manuscrit siamois du XVII<sup>e</sup> siècle : le Chemin français », *Aséanie* n° 30, 2013, pp. 153-173.
- , « Essai de reconstruction critique du Poème de séparation du prince Aphyay », *Moussons* n° 28, 2016, pp. 189-226.
- FELS (de), Jacqueline, *Promotion de la littérature en Thaïlande : vers les prix littéraires (1882-1982)*, Paris, INALCO, 1993, 2 vol., 786 p.
- LAFONT, Pierre-Bernard, « Génies, anges et démons en Asie du Sud-est », [in] *Génies, anges et démons*, Paris, Seuil, Sources Orientales, 1971, pp. 345-382.
- WENCK, Klaus, *Phali teaches the Young, a literary and sociological study of the Thai poem Phali Son Nong*, Volkmar ZÜHLSDORFF, translator, Honolulu, Hawaii University Press, 1980, 218 p.

### 2. Ouvrages en siamois

- DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS กรมศิลปากร, *Chroniques royales d'Ayutthaya dans les versions dites de Phan Chanthanumat (Chæm) et de Phra Chakkrapphatiphong (Chak)*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1964, 943 p. ; *พระราชพงศาวดารกรุงศรีอยุธยาฉบับพันจันทนุมาศ (เจิม) และฉบับพระจักรพรรดิพงษ์ (ฉาก) กรุงเทพฯ คลังวิทยา ๒๕๐๗*
- Témoignages des habitants de l'ancienne capitale, Témoignages du prince à la recherche d'un monastère et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1967, 472 p.

- คำให้การชาวกรุงเก่า คำให้การขุนหลวงหาวัด และพระราชพงศาวดารกรุงศรีอยุธยา ฉบับหลวงประเสริฐ กรุงเทพฯ คลังวิทยา ๒๕๑๐
- Biographie et œuvres du prince Thammathibet*, Bangkok, Sinlapa Bannakhan, 1970, 311 p. ; เจ้าฟ้าธรรมธิเบศ พระประวัติแลพระนิพนธ์ทวยกรอง กรุงเทพฯ ศิลบรรณาคาร ๒๕๑๓
- Le Poème de la défaite des Thaïs du Nord*, Bangkok, Sinlapa Bannakhan, 1970, 83 p. ; ลีลิตยวนพ่าย กรุงเทพฯ ศิลบรรณาคาร ๒๕๑๓
- Biographie et Lamentation de Siprat*, Bangkok, Sinlapa Bannakhan, 1970, 91 p. ; *ประวัติและโคลงกำสรวลศรีปราชญ์* กรุงเทพฯ ศิลบรรณาคาร ๒๕๑๓
- KRASAESIN, Chanthit ฉันทิชย์ กระแสสินธุ์ *Le poème des douze mois [in] Séminaire sur la littérature siamoise – Conférence extraordinaire*, Bangkok, Simit, 1969, 350 p. ; ทวาทศมาสโคลงต้น ใน *ประชุมวรรณคดีไทย ภาคพิเศษ* กรุงเทพฯ ศิริมิตร ๒๕๑๒
- Nak Wat Tha Say (Phraya) พระยานาครวัดท่าทราย, *Le Bunnawat en vers Chan*, Bangkok, Sophon Phiphatthanakhan, 1932, 34 p. ; *บุณโณวาทคำฉันท์* กรุงเทพฯ โศภณพิพัฒน์คาร ๒๕๗๕
- NANAKHON, Prasert เปลื้อง ณ นคร *Histoire de la littérature siamoise à l'usage des étudiants*, Bangkok, Thay Watthana Phanit, 1973, 446 p. *ประวัติวรรณคดีไทยสำหรับนักศึกษา* กรุงเทพฯ ไทยวัฒนาพานิช ๒๕๑๖
- , *Le Poème de séparation du pèlerinage à Hariphunchay*, Bangkok, Phra Chan, 1977, 231 p. ; *โคลงนิราศหริภุญชัย* กรุงเทพฯ พระจันทร์ ๒๕๒๐
- PHITTHAYALONGKON, Prince พระราชวรวงศ์เธอ กรมหมื่นพิทยาลงกรณ์, *Les trois capitales*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1975, 455 p. *สามกรุง* กรุงเทพฯ คลังวิทยา ๒๕๑๘
- PRIYATHAMMATHADA, Phraya – Phae TALALAK พระยาปริยัติธรรมธาดา )แพ ตา ละลักษมณ( *Le Dit de Siprat in Pramuanmak (Pho Na) Recueil de la littérature siamoise, première partie, La lamentation de Siprat et le Poème de séparation de Narin*, Bangkok, Thay Watthana Phanit, 1959, 600 p. *ตำนานศรีปราชญ์* ใน พ. ณ ประมวญมารค *ประชุมวรรณคดีไทยภาค ๑ กำสรวลศรีปราชญ์ นิราศนรินทร์* กรุงเทพฯ ไทยวัฒนาพานิช ๒๕๐๒
- RACHANUPHAP, Prince Damrong กรมพระยาดำรงราชานุภาพ, *Vie et œuvres de Sunthon Phu*, Bangkok, Khlang Witthaya, 1970, 447 p. ; *ชีวิตและงานของสุนทรภู่* กรุงเทพฯ คลังวิทยา ๒๕๑๓
- SIRICHAREN, Lalana ลัลนา สิริเจริญ, *Manuel du Poème de la défaite des Thaïs du Nord*, Bangkok, Akson Witthaya, 1975, 476 p. *คู่มือลีลิตยวนพ่าย* กรุงเทพฯ อักษรวิทยา ๒๕๑๘
- SIWORAPHOT, Buntūan & SAENGTHAP, Prasit บุญเดือน ศรีวรพจน์ และ ประสิทธิ์ แสงทับ *Un héritage siamois : les cahiers de papier*, Bangkok, Moradok Thay, 1989, 112 p. ; *มรดกไทย-สมุดข่อย* กรุงเทพฯ มรดกไทย ๒๕๓๒

- SOMDET PHRA SOMANA CHAO PARAMANUCHIT CHINOROT, Prince สมเด็จพระ  
สมณเจ้าปรมาธิบดีชินอรส, *Le Poème de la défaite des Mōns*, Bangkok,  
Khurusapha 1977, 197 p. ; *ลิลิตเตลงพ่าย* กรุงเทพฯ คุรุสภา ๒๕๒๐
- TRANG, Phraya พระยาตริง, *Œuvres des poètes anciens*, Bangkok, Sophon  
Phiphatthanakon, 1924, 72 p. ; *โคลงกวีโบราณ* กรุงเทพฯ โศภณพิพัฒน์คาร  
๒๕๖๗